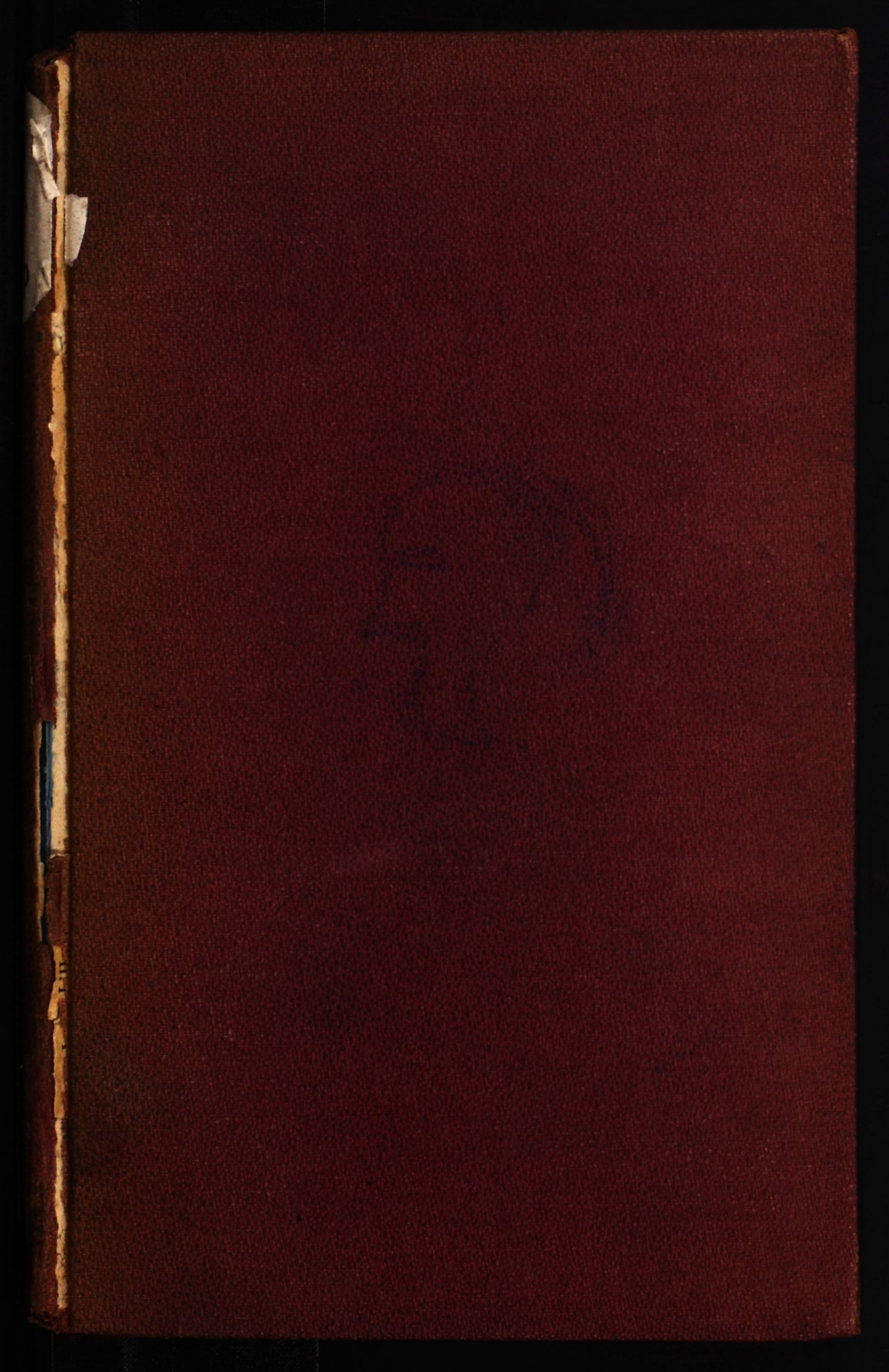
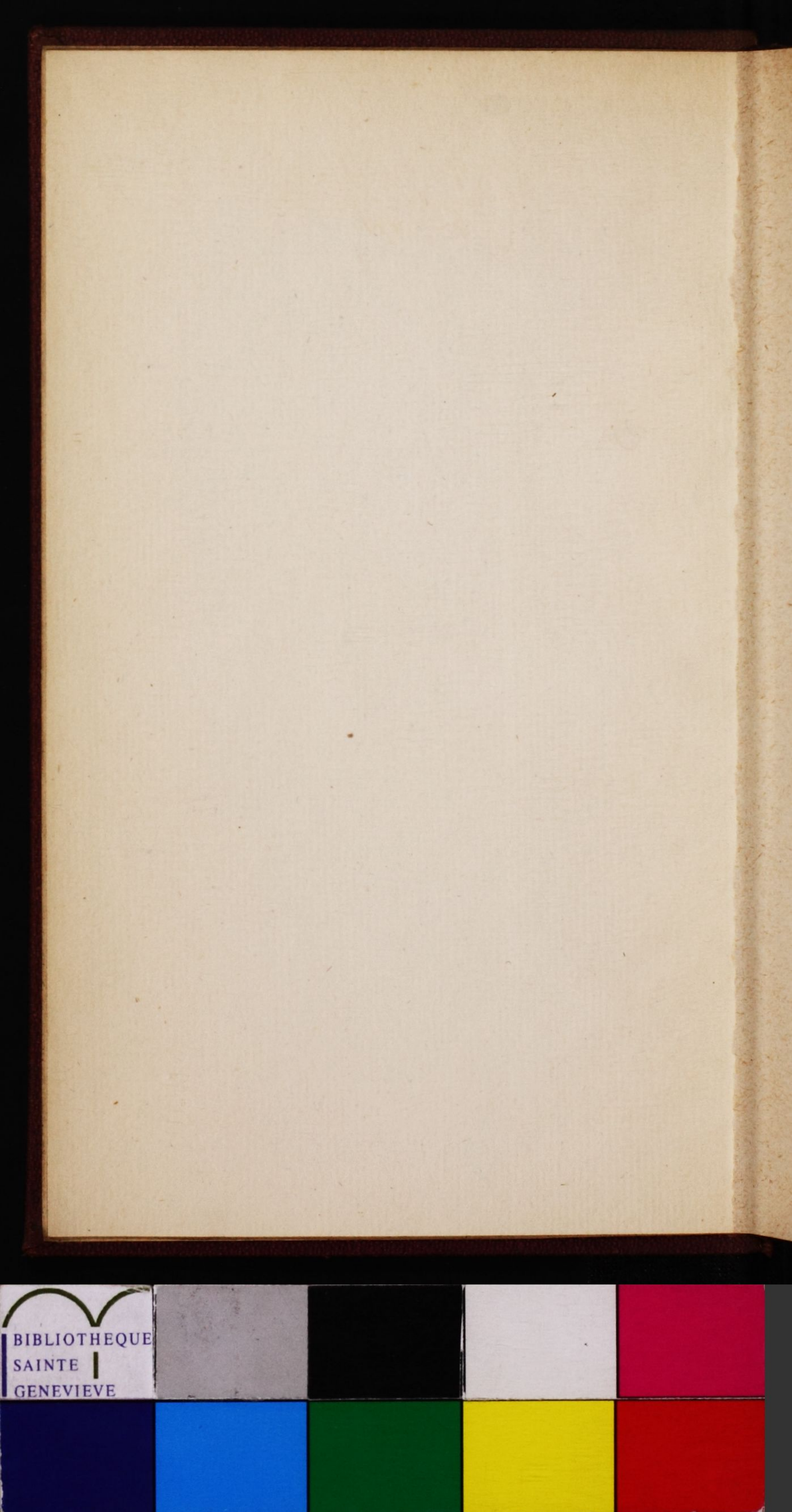
BOURDON

—

SŒURS DE CHARITÉ EN ORIEN[T]






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



LES

SŒURS DE CHARITÉ

EN ORIENT

In-12. 3e série.



A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages du même auteur :

Format in-12.

Quelques Femmes auteurs.	» 60	Le Château d'Avrilly.	» 75
Silvio Pellico.	» 75	Les Cœurs droits.	» 30
Le Foyer.	» 75	Les Amis du ciel.	» 30
Trois Proverbes.	» 75	La Famille Clairval.	» 50
Une Dette sacrée.	» 75	La Réhabilitation.	» 30
Mozart.	» 75	Si j'avais mille écus!	» 30
Sœurs de charité en Orient.	» 75	Trop parler nuit.	» 30
L'Ange du sommeil.	» 30	La Paix du logis.	» 75
La Bse M.-M. Alacoque.	» 60	La Pierre angulaire.	» 30
Charles de Blois.	» 75	Le Prix de la vie.	» 75
La Main droite et la Main g.	» 30	Quelques Nouvelles.	» 60
L'Inventaire.	» 30	Le Dernier-Né.	» 30
La Clef des cœurs.	» 30	Charité en action. in-8°	1 »

Récits du foyer, contenant : la Planche de salut, le Secret, l'Esclave et l'Affranchie, Eulalie, la Chapelle d'Ensiedlen, la Clef des cœurs. volume gr. in-8°, br. . . . . 4 »
— cartonnage imitation toile. 4 50
— — tr. dorée. . 5 »

Format in-18.

N.-D. des Voyages.	» 30	Le Bon Villageois.	» 30
Les Amis du Sauveur.	» 30	Le Legs d'une mère.	» 30
Les Chercheurs d'or.	» 30	Les Martyrs de Lyon.	» 30
Gérard l'Aveugle.	» 30	Le Maréchal de Boufflers.	» 30
Charles le Bon.	» 60	Paraboles de l'Evangile.	» 30
L'Apôtre des nègres.	» 30	Un bienfait n'est j. perdu.	» 30
S. Thomas de Cantorbéry.	» 30	Le Bon Pasteur : M. Affre.	» 30
L'Empire de la vertu.	» 30	Ste Geneviève.	» 30
La Voie droite.	» 30	Ste Flavie Domitille.	» 30
Les Deux Aveugles.	» 30	Ste Jeanne de Valois.	» 30
Qui vivra verra.	» 30	Ste Radegonde.	» 30
Chaque Chose à sa place.	» 30	St Martin, év. de Tours.	» 30
L'Homme propose.	» 30	St Stanislas Kostka.	» 30
		La Passion méditée.	» 30

Format in-32.

Le Pouvoir de la prière.	» 25
Marie protectrice de la France.	» 25
De la Confiance en Dieu.	» 25
Neuvaine à Saint Joseph.	» 25

☞ *En envoyant le prix en un mandat de la poste ou en timbres-poste, on recevra* **franco** *à domicile.*



J'accorde la grâce; puis-je refuser quelque chose
aux anges de la miséricorde.

LES

SŒURS DE CHARITÉ EN ORIENT

PAR MADAME BOURDON

CINQUIÈME ÉDITION

Quand vous venez dans la salle, il me semble voir entrer la France et ma mère.

Paroles d'un soldat à une Sœur de Charité.



LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30

1879

LES

SŒURS DE CHARITÉ

EN ORIENT

LA SŒUR DE CHARITÉ ET LE SOLDAT

Le colonel Ambert, dans son livre si remarquable intitulé *Soldat*, décrit, avec la chaleur d'expression qui lui est familière, les rapports intimes qui existent entre deux dévouements obscurs, celui de la religieuse et celui du soldat.

« .... Un devoir militaire m'amenait à l'hôpital. J'y allais visiter un pauvre soldat, mon ordonnance aux spahis de Constantine, et qu'une maladie contractée en Afrique conduisait lentement à une mort affreuse et prochaine.

» Devenue impuissante, la science passait distraite et sans s'arrêter au chevet du lit de mon cavalier.

» La famille absente, dispersée, anéantie peut-être, n'avait jamais visité ce lit solitaire.

» D'amis et de camarades, on n'en voyait pas autour de cet homme venu des pays lointains.

» Il était seul sur la terre. Nul ici ne prononçait son nom, et l'on savait à peine qu'il était là.

» Le numéro 23, tracé sur une planchette, restait suspendu par un clou à la tête du lit de cet homme. Deux chiffres qui avaient tant de fois servi, qui serviraient tant de fois encore, distinguaient ce malheureux des autres malheureux.

» Je l'avais connu jadis plein de force : joyeux cavalier, il égayait nos marches ; brave soldat, il portait gaiement la vie. Je l'aimais, et il m'avait prouvé son attachement en maintes circonstances périlleuses.

» Cependant, lorsque je m'arrêtai au pied de son lit, il sembla ne pas me reconnaître. Ses yeux étaient fixés sur moi, mais nulle intelligence n'y rayonnait ; de ses lèvres entr'ouvertes, immobiles et sèches, un souffle irrégulier, saccadé, s'échap-

pait avec peine. Sa main amaigrie, blanche et froide comme le marbre, ne tressaillit même pas au contact de la mienne.

» J'appelai le malade à haute voix, mais il resta sourd et immobile ; son regard était toujours fixé sur le mien, et tout me prouvait cependant qu'il ne me voyait pas.

» L'âme habitait encore ce corps, mais elle était ensevelie dans les recoins les plus cachés, elle s'y réfugiait si bien que Dieu seul pouvait l'y retrouver. Les sens, interprètes de l'âme, sommeillaient tous.

» Un bruit léger, léger comme celui de la feuille soulevée par la brise, vint jusqu'à moi. Ce souffle presque insensible, que je percevais à peine, fit tressaillir le malade ; ses yeux se dirigèrent de côté, son front s'éclaira, ses lèvres cherchèrent à sourire, et le sang, circulant dans ses veines, porta la vie à ses mains, qui se croisèrent sur sa poitrine.

» Mon regard suivit son regard, et je vis près de moi une Sœur de Charité : le moribond l'avait entendue le premier. La servante de Dieu venait de réveiller cette âme, comme l'invincible rosée du matin ressuscite la plante desséchée.

» S'approchant du lit, la pauvre fille essuya la

sueur froide qui inondait le front du soldat, et, se penchant à son oreille, elle dit d'une voix douce : « Joseph, comment allez-vous ? »

» Dans ce séjour, il était pour tous le numéro 23 ; pour moi, il avait toujours été le cavalier Meyer ; pour elle, il était Joseph. — Joseph ! Sa mère le nommait de ce doux nom sous le chaume du village ; dans ce nom, presque oublié par le pauvre soldat lui-même, il y avait les plus chers souvenirs de sa vie : son enfance insouciante aux forêts de l'Alsace, les jeux, les caresses, les bonheurs, les larmes de la famille bien-aimée.

» Joseph ! Nul ne l'avait nommé ainsi que ses sœurs, ses frères, son père et sa mère ; c'était au hameau seulement que les vieux amis connaissaient Joseph. Joseph ! c'était son nom dans le ciel ; le prêtre le lui avait donné en lui donnant un protecteur près de Dieu.

» Le cavalier Meyer n'avait pas reconnu son capitaine ; le chrétien Joseph reconnut la Sœur de Charité.

» Après l'avoir considéré quelques instants comme une mère considère son enfant, la Sœur ouvrit une serviette blanche qu'elle apportait, en tira des

fleurs et les répandit sur le lit de Joseph.

» Le malade tressaillit, ses yeux brillèrent, et ses mains se promenèrent sur ces fleurs en les caressant.

» Pour la première fois, la Sœur de Charité sembla m'apercevoir. Reconnaissant en moi un officier de l'armée, elle comprit que nous étions en famille. Alors, sans préambule, elle me dit : « Joseph était jardinier avant son entrée au service. »

» Le génie de Michel-Ange, les accents sublimes de Bossuet, toutes les sciences humaines pourraient-ils égaler l'acte de charité de cette pauvre fille ignorante, qui a deviné qu'à ce jardinier mourant il fallait des fleurs?

» Aucun docteur n'avait imprimé cela dans ses livres, aucun philosophe ne l'avait conseillé, et cependant la Sœur le savait.

» Je croyais qu'elle apportait quelque baume pour soulager les douleurs du corps, ou quelque discours religieux pour diriger l'âme vers le ciel; je m'attendais à retrouver comme un reflet des soins du médecin ou des soucis du confesseur; mais au lieu des sciences humaines ou divines, je trouvai la charité.

» Surpris de rencontrer là, dans un hôpital, cette profonde connaissance du cœur et de l'âme, je pensai que la Sœur était une de ces natures d'élite qui avait fui le monde, où sa place restait vide.

» Avec une curiosité mêlée d'intérêt, j'observai la Sœur Marthe. Vieillie par les fatigues et les travaux, elle semblait âgée de quarante ans : elle en avait trente à peine.

» Sa pâleur contrastait avec une force apparente et réelle. Au reste, dans sa personne, rien n'était remarquable, si ce n'est un regard pur et limpide, et un timbre de voix d'une mélancolie surprenante.

» Sa grande coiffure d'une blancheur éclatante, son vêtement gris, le chapelet suspendu à sa ceinture et son crucifix de bois, enfin tout l'ensemble du costume de la Sœur, sont trop populaires pour que j'en fasse ici la moindre description.

» Mon malheureux soldat fut le prétexte et le sujet d'une conversation très courte entre la Sœur et moi. Je lui appris que Joseph Meyer était l'un de mes anciens spahis. Je sus qu'elle était la Sœur Marthe, fille de nos campagnes.

» Comme le soldat, la Sœur de Charité avait quitté son pays pour servir : lui était serviteur du pays ;

elle, servante des pauvres. Soumis tous deux aux rudes privations, aux pénibles travaux, vêtus tous deux d'étoffes grossières, étrangers tous deux, et pour toujours, aux richesses et à la science du monde, ils passaient leur existence à veiller pour la société, le soldat au camp, la Sœur à l'hôpital ; celle-ci prosternée au lit de mort, celui-là debout à la frontière.

» Douze ans après l'époque dont je viens de vous entretenir, le 25 juin 1848, je me dirigeais rapidement, avec les bataillons qui m'étaient confiés, vers l'Hôtel-de-ville de Paris, en suivant les quais de la Seine. D'effroyables détonations se faisaient entendre, et, de minute en minute, la grande voix du canon dominait le tumulte. Au loin, le sinistre appel du tocsin répondait au bruit de l'artillerie.

» Bientôt nous fûmes en présence des insurgés. Le général Duvivier, qui allait être mortellement blessé, et que je voyais, hélas ! pour la dernière fois, occupait la place de l'Hôtel-de-ville. Derrière lui, deux pièces d'artillerie balayaient une rue. A l'entrée de la place, du côté de la rivière, un bataillon de jeunes gardes mobiles, tout sanglant de ses glorieux combats de la veille, se préparait à

l'attaque des barricades qui nous enserraient de plus en plus.

» Le spectacle de la destruction ne pouvait être plus complet. Les maisons s'écroulaient, frappées par les boulets. Des canons de fusils se montraient prudemment aux fenêtres, et, dirigés par d'invisibles mains, frappaient au cœur nos compagnons. Du flanc des toits inclinés, une lueur partait souvent, et la balle atteignait au hasard parmi nous. Alors un boulet bien dirigé broyait le toit et les tireurs. Les soupiraux des caves vomissaient la mort. Des maisons percées à jour, chancelantes, semblaient se balancer. Le long du parapet du quai, des blessés à l'agonie nous demandaient un verre d'eau.

» Dans une cour humide et sombre, sur de la paille ensanglantée, des Sœurs de Charité avaient établi une ambulance. Elles ignoraient auquel des deux partis appartenait ce coin de terre. Agenouillées près des blessés, soldats, gardes mobiles, insurgés ou gardes nationaux, elles les pansaient en priant Dieu. Mornes et accablés, ces hommes, tout à l'heure si terribles, s'abandonnaient aux mains de ces pauvres filles.

» Lorsque d'un coup d'œil je vis ce que je viens d'écrire trop lentement, deux soldats de la ligne apportaient un garde mobile dont l'épaule était brisée par une balle et qui jetait de lamentables cris. C'était un enfant de seize ans, aux yeux bleus, aux blonds cheveux, au frais visage.

» Une Sœur de Charité, courbée sur un insurgé mourant, se leva, soutint le jeune homme dans ses bras et déchira vivement sa tunique. Elle tenait encore l'uniforme de l'enfant à la main, lorsqu'une bande d'insurgés sortit tumultueusement de la maison qui faisait face à l'ambulance et dont la porte vint tomber à nos pieds. Le chef de cette bande, vêtu d'une blouse bleue, portait un couteau de chasse à sa ceinture, un mouchoir roulé autour de sa tête; sa bouche, noircie par la cartouche, lui donnait un caractère étrange de férocité.

» Il vit avant tout l'uniforme de garde mobile aux mains de la Sœur de Charité. Celle-ci me tournait le dos, et son visage m'était caché. « Traître, cria l'insurgé avec une horrible imprécation, tu vas mourir ! »

» Alors il se jeta sur le garde mobile. L'enfant de Paris, couché sur le dos, se redressa, cherchant à

écarter la lame du couteau de chasse. L'homme avait jeté à terre son fusil déchargé.

» Se redressant, la Sœur fit le signe de la croix et se plaça devant l'insurgé. Mais ce n'était plus un homme : la vengeance, l'ivresse peut-être, l'aveuglait, et il frappa la Sœur de Charité du fer de son couteau. Elle chancela, et tombant agenouillée près du garde mobile, elle voulait le protéger encore de son corps, car déjà le fer se levait pour la seconde fois.

» Alors un garde national de province s'élance entre la Sœur et l'assassin. D'un coup de baïonnette, il étend l'insurgé à ses pieds, tandis que la lame du couteau, dirigée vers la Sœur, vint se briser sur la buffleterie de la giberne du garde.

» Des deux côtés la fusillade commence; on tire à bout portant, on combat corps à corps, et bientôt la fumée devient si épaisse qu'on ne distingue plus les amis des ennemis. Mais pas un cri, pas un mot. Cela ne dura que deux minutes, mais deux terribles minutes !

» La charge se fit entendre du côté des nôtres, et puis le pas gymnastique; des chasseurs à pied parurent à l'extrémité de la rue. Les insurgés se

précipitèrent dans la maison d'où ils venaient, et disparurent en se barricadant.

» Balayée par la brise, la fumée commençait à s'élever ; entre les deux nuages bleus qui tourbillonnaient dans l'espace, je vis la Sœur Marthe à genoux, du sang sur la poitrine, le visage calme. Debout, auprès d'elle, appuyé sur son fusil, je vis l'ex-cavalier Joseph Meyer, qui lui aussi regardait le ciel.

» Dieu avait permis que la Sœur de Charité sauvât le soldat, et que le soldat sauvât la Sœur de Charité.

» Avant son départ de Paris, lorsque la lutte fut terminée, je revis Joseph Meyer, que longtemps j'avais cru mort. J'appris de lui comment, à force de veilles, de soins, de charité, — charité de prières, charité de fleurs, charité de paroles, charité de larmes, charité d'espérances, — Sœur Marthe lui avait rendu la vie.

» Pendant quinze mois, Sœur Marthe disputait à la mort ce pauvre soldat qui lui était inconnu. Pour cet homme pauvre, obscur, ignorant, elle prodigua tous les trésors de la charité ! Quelquefois, au printemps, c'était un rayon de soleil qu'avec peine elle dirigeait autour de lui pour réjouir son âme ; l'hiver, elle apportait du sarment qui pétil-

lait dans l'âtre, et dont les étincelles, dansant follement, réveillaient dans la mémoire de Joseph de bons souvenirs, car il souriait. L'été, Sœur Marthe avait des fruits dorés pour le pauvre soldat.

» Les secours de la science eussent été impuissants; les larmes de la famille eussent été insuffisantes : la charité accomplit le miracle.

» Joseph Meyer reprit enfin la route du village, emportant au fond de son porte-manteau de cavalier l'image de saint Joseph que Sœur Marthe lui avait fait bénir. Dans ce porte-manteau, la Sœur glissa de gros bas de laine pour que le voyageur n'eût pas froid en traversant les Vosges. « Joseph, lui dit-elle le jour de son départ, Joseph, soyez toujours charitable ! »

» J'appris aussi de Joseph que la Sœur Marthe avait relevé de terre l'homme qui l'avait frappée. Il respirait encore; sa main crispée serrait le couteau de chasse teint du sang de la Sœur de Charité. Elle avait fait transporter le meurtrier dans l'hôpital qu'elle desservait. Placé dans un lit voisin de celui du garde-mobile, ils avaient tous deux reçu les soins de Sœur Marthe. Tous deux étaient revenus à la vie, car tous deux avaient

eu les mêmes soins. Ainsi le voulait la charité.

» Mais l'insurgé ayant été condamné par le conseil de guerre, Sœur Marthe s'était jetée aux pieds de celui qui pouvait adoucir le sort du criminel, et, par ses larmes et ses prières, la Sœur avait sauvé de la flétrissure celui qu'elle avait déjà sauvé de la mort. Ainsi le voulait la charité.... »

Tel est le jugement porté par un officier d'un grade élevé et d'un esprit éminent sur l'heureuse influence que possède la Sœur de Charité auprès des soldats. La Sœur de Charité veillant au chevet d'un pauvre soldat, représente, près de ce lit de douleur, la famille tout entière; c'est une mère, c'est une sœur, dont les pieux accents réveillent les souvenirs endormis dans cette âme : souvenirs de foi, de religion, sucés avec le lait, et négligés dans la vie oisive des garnisons ou dans la vie bruyante des camps. Elle soulage le corps, elle console l'âme. Sa douce parole, la prière, trop longtemps oubliée, qu'elle suggère à cet homme mourant, ouvrent les voies à la religion. Le prêtre est le bien-venu partout où la Sœur de Charité a passé : elle a préparé le chemin, elle a su faire désirer sa venue; elle a parlé au malade des miséricordes du Seigneur; elle

a fait pénétrer dans son âme, avec le regret de ses fautes, le besoin de les confesser et le désir de recevoir le Pain des anges ; de renouveler, sur ce lit d'hôpital, sa première communion, et d'unir ainsi son plus doux souvenir et sa suprême espérance. Le blasphème et le désespoir n'habitent point les lieux sanctifiés par la présence de ces saintes filles ; car elles amènent à leur suite, avec les soins intelligents et charitables qui réjouissent le corps, les divins espoirs et les suaves consolations qui guérissent les âmes : utiles partout et toujours, elles sont nécessaires au lit du pauvre soldat éloigné de sa famille et mourant pour son pays.

Dès la naissance de leur institution, elles étaient ce qu'elles sont encore aujourd'hui. On connaît cette lettre d'une naïveté sublime, écrite par une Sœur de Charité à saint Vincent de Paul, et où se peignent si bien le dévouement absolu, l'abnégation sans réserve, l'immolation de soi-même et la charité qui caractérisent ces saintes filles : « Monsieur, écrit » cette fille inconnue aux hommes mais connue » des anges, nous sommes accablées de travail, et » nous y succomberons si nous ne sommes secou- » rues ; je suis contrainte de vous tracer ce peu de

» lignes, la nuit en veillant nos malades, n'ayant
» aucune relâche le jour; et en vous écrivant, il
» faut que j'exhorte mes moribonds. Je vais tantôt
» à l'un lui dire : *Mon ami, élevez votre cœur vers*
» *Dieu, demandez-lui miséricorde...* cela fait, je
» reviens écrire une ou deux lignes; et puis, je
» cours à l'autre lui crier : *Jesus ! Maria ! mon Dieu,*
» *j'espère en vous !* et puis, je retourne encore à
» ma lettre, etc.... »

Ne croirait-on pas que cette lettre est datée de Constantinople ou de Varna ? Leur saint fondateur lui-même avait destiné ces pauvres filles, ces *pauvres servantes*, comme il les appelait, au service des malades et surtout au service des soldats blessés; quand il les envoyait loin de lui, son cœur paternel les suivait avec tendresse, il les recommandait aux prières de ses prêtres de Saint-Lazare, et l'histoire a conservé un petit discours qu'il leur fit à ce sujet :

« Je recommande à vos prières, dit-il, les Filles de la Charité que nous avons envoyées à Calais pour assister les pauvres soldats blessés ; de quatre qu'elles étaient il y en a deux décédées, qui étaient des plus fortes et robustes de leur compagnie ;

cependant les voilà qui ont succombé sous le faix. Imaginez-vous, messieurs, ce que c'est que quatre pauvres filles à l'entour de cinq ou six cents soldats blessés ou malades. Voyez un peu la conduite et la bonté de Dieu de s'être suscité en ce temps une compagnie de la sorte : pourquoi faire ? pour assister les pauvres corporellement et même spirituellement, en leur disant quelques bonnes paroles qui les portent à penser à leur salut ; particulièrement aux moribonds pour les aider à bien mourir, leur faisant faire des actes de contrition et de confiance en Dieu. En vérité, messieurs, cela est touchant ; ne vous semble-t-il pas que c'est une action de grand mérite devant Dieu, que des filles s'en aillent avec tant de courage et de résolution parmi des soldats, les soulager en leurs besoins et contribuer à les sauver ; qu'elles aillent s'exposer à de si grands travaux, et même à de fâcheuses maladies, et enfin à la mort, pour ces gens qui se sont exposés aux périls de la guerre pour le bien de l'Etat ?

» Nous voyons donc combien ces pauvres filles sont pleines du zèle de sa gloire et de l'assistance du prochain. La reine nous a fait l'honneur de nous écrire pour nous mander d'en envoyer d'autres

à Calais, afin d'assister ces pauvres soldats. Et voilà que quatre s'en vont partir aujourd'hui pour cela. Une d'entre elles, âgée d'environ cinquante ans, me vint trouver vendredi dernier à l'Hôtel-Dieu, où j'étais, pour me dire qu'elle avait appris que deux de ses Sœurs étaient mortes à Calais, et qu'elle venait s'offrir à moi pour être envoyée en leur place, si je le trouvais bon. Je lui dis : Ma Sœur, j'y penserai. Et hier, elle vint ici pour savoir la réponse que j'avais à lui faire. Voyez, messieurs et mes frères, le courage de ces filles à s'offrir de la sorte, et s'offrir d'aller exposer leur vie, comme des victimes, pour l'amour de Jésus-Christ et le bien du prochain : cela n'est-il pas admirable? Pour moi, je ne sais que dire à cela, sinon que ces filles seront mes juges au jour du jugement. Oui, elles seront nos juges, si nous ne sommes disposés comme elles à exposer nos vies pour Dieu et le prochain !

» Vous ne sauriez croire combien Dieu bénit partout ces bonnes filles, et en combien de lieux elles sont désirées. Un évêque en demande pour trois hôpitaux, un autre pour deux ; un troisième en demande aussi, dont on me parla encore il n'y a que

trois jours, et on me pressa de lui en envoyer. Mais quoi? il n'y a pas moyen, nous n'en avons pas assez, » etc....

Encore un coup, ne croirait-on pas entendre un récit de nos jours; et ne devons-nous pas admirer combien l'esprit de saint Vincent de Paul s'est conservé inaltérable dans cette pieuse société qui lui doit sa naissance?

Depuis deux siècles et demi, la France s'est habituée à compter sur les Filles de saint Vincent de Paul. Leur costume antique est aussi populaire que leur charité. Leurs œuvres sont multiples : dans les hôpitaux, elles servent les malades; dans les écoles, elles instruisent les petits enfants; dans les ouvroirs et les orphelinats, elles élèvent les jeunes filles pour le travail et la vertu : partout la bénédiction et le succès couronnent leurs entreprises. Leurs pieuses colonies, messagères de paix, sont dispersées sur tous les points de l'univers. L'Amérique a demandé à Vincent de Paul des servantes pour les malades abandonnés, et sur les plages inhospitalières du Chili, du Texas, du Mexique, elles combattent les terribles maladies enfantées par un climat dévorant; elles ont donné à l'Algérie de pieuses institutrices

pour les enfants du désert; la Chine leur doit des mères qui ravissent de tendres victimes aux eaux des fleuves et à la dent des animaux; Smyrne, Constantinople, les grandes villes de l'Orient saluent en ces filles intelligentes et charitables la plus belle image de la femme affranchie par le Christ; naguère Barcelone, en proie aux horreurs de la peste, demandait à la France des Filles de la Charité; le choléra, les funestes journées de juin 1848 ont montré une fois de plus ce que pouvaient leur dévouement et leur courage; aussi la France entière a-t-elle applaudi lorsque, dès le début de la guerre d'Orient, dès les jours où le choléra décima l'armée, le gouvernement les a appelées au service des hôpitaux et des ambulances, et les mères, les sœurs, les épouses ont senti, à cette nouvelle, une douce consolation qui adoucissait les inexprimables inquiétudes qu'une guerre lointaine jette au sein des familles. La présence des aumôniers et celle des Filles de la Charité au sein de l'armée calmèrent du moins les angoisses les plus vives, celles qui ont l'âme pour objet, et les bénédictions des mères chrétiennes, si nombreuses dans notre France, répondirent à cette heureuse et touchante inspiration.

I

Les Sœurs de Charité et le choléra.

Le premier ennemi que l'armée française ait rencontré en Orient, est le choléra. Gallipoli, Varna, le Pirée virent éclater ce redoutable fléau, qui, deux fois en France, avait fait tant d'orphelins. Aussitôt il n'y eut qu'un cri, poussé à la fois par les généraux et les soldats : « Il nous faut des Sœurs ! » Jusqu'à ce moment (premiers jours d'août 1854) elles n'avaient pas été appelées au secours de nos soldats ; mais elles n'attendirent pas une invitation officielle, et quittant leurs écoles de Smyrne et de Constantinople, elles accoururent sur les ailes de la charité, et s'établirent dans les trois camps de Varna, de Gallipoli et du Pirée.

« Les préparatifs du voyage se firent avec préci-

pitation, écrivit plus tard une des Sœurs; le moment du départ venu, on se quitta. Des larmes furent versées, non par celles qui allaient au combat, mais par celles qui les voyaient partir. » La servante de Dieu ajoute avec une gaîté charmante : « Monsieur le commandant du *Narval* nous reçut à bras ouverts, ainsi que tous les officiers de l'équipage. Monsieur l'amiral et son état-major saluèrent notre arrivée par des démonstrations d'une vive allégresse. Un instant après, le général (Mayran) vint à notre rencontre sur le bateau; il nous aborda si gracieusement que nous en demeurâmes toutes stupéfaites. Après nous avoir adressé un petit discours analogue à la circonstance, l'amiral nous confia aux soins du général, en lui disant que sa mission était finie. Celui-ci, fier de son nouveau régiment, nous fait monter dans sa barque et vient nous installer lui-même à l'ambulance. En voyant les Sœurs, plusieurs soldats s'écrièrent : « Maintenant nous entrons sans peur à l'hôpital. » Il y avait beaucoup à faire, mais tout se fit. Un protestant, frappé de surprise, disait : « Je ne puis comprendre comment ces femmes si délicates peuvent supporter une si grande fatigue! — Il ne sait pas,

répondit une Sœur, que Celui qui nous soutient est appelé le Dieu des forts ! »

Le camp de Varna était plus nombreux que celui de Gallipoli, et le mal y sévissait tout aussi cruellement. Chacune des quatre divisions dut avoir son hôpital. Le maréchal Saint-Arnaud avait aussi demandé des Sœurs de Charité. Dix des religieuses établies à Constantinople répondirent immédiatement à son premier appel. Le R. P. Parabère, aumônier en chef, reçut avec joie ce précieux secours. Lorsque les religieuses entrèrent dans le grand hôpital, un soldat, exprimant les sentiments de tous, s'écria : « A présent que nous avons des Sœurs, nous ne mourrons plus ! » Avec quel respect ils répétaient ce nom de Sœur, et quel soulagement cette confiance apportait déjà à leurs maux !

Un fervent chrétien, présent sur les lieux, donne dans les pages suivantes un aperçu de la mission remplie par les Sœurs :

« .... Il s'agit de nos *soldats* et de nos *Sœurs*. Mais en divisant le sujet, je sens qu'il se lie et se pénètre si bien dans ces deux parties, qu'on peut véritablement les unir. Et d'abord, ne sont-ce pas

les enfants de la même patrie, nourris des mêmes idées, ayant la même foi au fond et le même dévouement? Les uns et les autres ont tout quitté pour l'obéissance; ils combattent le même ennemi, seulement avec des armes différentes.

» Les soldats ont tant de sympathie pour les Filles de la Charité, qu'en les voyant arriver dans les hôpitaux, où le choléra les décimait, leur premier cri était : *A présent, nous ne mourrons plus, nous avons les Sœurs !* Ce cri du cœur se produisait par d'autres réflexions, comme celle-ci : *Ah ! ma Sœur, vous me rappelez ma mère !* Et de la sorte, un mourant annonçait qu'il était consolé, ou bien qu'il cédait à la douce et sainte exhortation qui le pressait de songer aux intérêts de son âme. C'est le moment où la Sœur tirait de sa poche la médaille de l'*Immaculée Marie* et la passait au cou du malade. Les âmes saisies par ces lacs sont innombrables; on n'a vu aucun soldat les repousser. Tous, lorsqu'ils n'avaient pas déjà la médaille, la sollicitaient ou la recevaient avec reconnaissance. Plus d'un moribond, qui ne pouvait déjà plus répondre au dernier appel du prêtre (et de qui celui-ci voulait savoir s'il avait eu le temps de recevoir les sacrements),

tirait avec sa main glacée la médaille suspendue sur sa poitrine et la montrait pour faire entendre qu'*avec elle tous les biens lui étaient venus*.

» Je parle ici surtout des scènes du choléra et des victimes de ce fléau *miséricordieux*, bien qu'il paraissait n'être que l'exécuteur de la Justice divine. Comme il est arrivé à point pour réveiller la foi dans les âmes qui l'avaient laissée s'éteindre, ou pour l'accroître et la fortifier en celles qui possédaient ce don de Dieu !

» Le choléra a encore été l'introducteur des Sœurs de la Charité dans les hôpitaux militaires, qui, sans cette circonstance, continueraient d'être desservis comme par le passé, c'est-à-dire avec moins d'ordre, de propreté et surtout de profit spirituel. Aussi y a-t-il lieu de croire que la guerre d'Orient servira d'antécédent pour l'application définitive et générale du service des Sœurs dans les hôpitaux ou les ambulances de l'armée.

» Les Sœurs se prêtent tout naturellement à cet office. La règle de leur Institut les a déjà façonnées à la discipline militaire, et leur régularité uniforme plaît au soldat. Arrachées la plupart aux classes et à d'autres offices non moins pacifiques,

quand elles durent partir pour Gallipoli ou pour Verna, elles disaient gaiement à leurs amis de Constantinople, et je crois être du nombre, qu'*elles allaient à la guerre le sac à la main*, au lieu de l'avoir sur le dos. En effet, le mince bagage tient dans le petit sac bleu et uniforme qui les suit dans leurs voyages. Habituées aux fatigues et aux privations de tout genre, elles affrontaient le mal de mer et ne s'étonnaient point du dénuement des réduits qui leur étaient assignés. Réjouies d'avoir l'occasion de pratiquer nécessairement une plus stricte pauvreté, elles trouvaient dans cette disette et dans les petites industries qu'elle leur suggérait un fonds inépuisable de plaisanteries et de bonne humeur. C'est ainsi qu'on les a vues au milieu de l'hôpital de Varna, alors foyer d'une infection pestilentielle qui l'avait fait évacuer. L'unique chambre disponible pour elles leur servait de dortoir, de réfectoire, d'ouvroir, de salle de réception et de chapelle. Quelques draps tendus la divisaient en alcôves ou cabinets, et, dès cinq heures du matin, un autel élégamment improvisé les réunissait toutes pour le saint sacrifice. Le servant du missionnaire était le soldat qui servait d'*ordonnance*

aux Sœurs, à moins qu'il ne fût remplacé par quelque officier ou capitaine de vaisseau, spectacle que les aumôniers ont vu plusieurs fois à leur grande satisfaction.

» C'est dans cette même chambre que fut offert le touchant spectacle de l'une des Sœurs en proie à la maladie qu'elle avait contractée près de nos soldats. Les premiers symptômes inspirèrent autour d'elle de vives inquiétudes; mais la pieuse servante de Dieu, préoccupée seulement de la pensée de la mort, dit au prêtre qui lui apportait l'Extrême-Onction : « Quel bonheur! vous me signez mon passe-port! » Puis elle calculait si elle pourrait être *prise* par la sainte Vierge le jour de sa belle fête de l'Assomption. Son sacrifice ne fut consommé que le lendemain, et lorsqu'elle était prête d'expirer, ses compagnes, jalouses de la préférence qui lui était accordée, puisqu'elle était la plus jeune et la plus forte, s'en plaignirent hautement et la chargeaient de les en dédommager là-haut en leur obtenant de la sainte Vierge la même place ou quelque autre semblable. La mourante réunissait tout ce qu'elle avait de forces pour s'unir aux prières des agonisants que prêtres et religieuses récitaient, rangés

en cercle autour de son lit ; et lorsqu'elle ne pouvait plus parler, elle souriait encore.

» Les Filles de la Charité ont communément dans ces derniers instants une récompense sensible des services qu'elles ont rendus au prochain. « Plu-
» sieurs d'entre elles, me disait leur vénérable su-
» périeure, jouissent déjà de la vue de la très-sainte
» Vierge, et j'en ai assisté quelques-unes qui me
» la montraient leur tendant les bras. »

» Si l'une d'elles seulement a succombé dans l'hôpital de Varna, presque toutes les autres ressentirent plus ou moins les atteintes du fléau ou des autres maladies qui lui servaient de cortège. Ainsi, trois ou quatre furent attaquées d'une jaunisse très-prononcée. Celles-là, dans leur aimable langage, se nommaient les Sœurs *décorées*. Une autre contracta la petite-vérole en soignant les variolés ; et comme le médecin s'apitoyait sur son sort, et l'engageait à accepter un masque de poix pour être moins défigurée, sans quoi, ajoutait-il, elle ressemblerait à une vieille : « Qu'ai-je besoin, répondit la Sœur avec un éclat de rire, d'être plus belle qu'une vieille femme ? »

» Une d'elles encore, d'un caractère gai et

ouvert, ayant dans ses attributions, à Gallipoli, la salle des cuirassiers et des artilleurs, leur dit en les abordant : « Ah ! mes amis, je vais bien vous soigner, car j'aurais trop de regret que la belle race se perdît chez nous. » Cette naïveté lui avait d'abord gagné tous les cœurs, comme l'on pense, et la bonne fille exploitait la confiance de ses malades dans l'intérêt du bon Dieu. Elle les exhortait donc à se confesser. Comme il n'y avait dans ce moment pour aumônier qu'un Père dominicain, accouru généreusement à Gallipoli pour remplacer l'aumônier en titre, absent, nos soldats, qui ne connaissaient point encore son habit blanc et qui en attendaient un noir, faisaient à la Sœur des objections en lui disant qu'il était *moine* et non pas prêtre. « Je vous l'assure, mes amis, il est bien prêtre. — Mais, ma Sœur, prêtre à dire la messe ? ajouta l'un d'eux. — Sans doute, répondait la Sœur ; j'y assiste chaque matin, et c'est même lui qui me confesse. — Ah ! bien, reprirent-ils, il est donc réellement prêtre. » Le cas de conscience était résolu pour eux, et ils faisaient ensuite comme la Sœur.

» L'action favorable de la religieuse hospitalière auprès du chevet d'un malade tiède ou incrédule

est connue, mais près du soldat l'efficacité de son intervention est encore bien plus sensible. C'est elle qui prépare toute la besogne à l'aumônier; elle aplanit les voies, prédispose les incertains, affermit les chancelants, attire les timides et signale ceux qui sont dans un danger pressant. « Plusieurs fois,
» disait un des prêtres du camp de Varna, parcou-
» rant le camp des malades, assisté de quatre Sœurs
» qui exploraient les tentes en prenant leurs notes,
» je me comparais à un chasseur spirituel que se-
» condent d'ardents et de fidèles limiers, et j'offrais
» cette chasse fructueuse des âmes en compensation
» de celle qui avait autrefois trop occupé le temps
» de ma frivole jeunesse. »

» Les deux sentiments qui agissent sur le soldat à la vue de la Sœur infirmière, sont l'admiration et le respect religieux pour son dévouement : « Quoi ! vous venez de si loin nous soigner, lui disait un zouave blessé, et, comme nous, vous ne craignez point de quitter la patrie ? » La Sœur entre-t-elle dans la salle, les visages tristes s'épanouissent, les conversations déplacées cessent, et les attitudes mêmes deviennent plus dignes. Un soldat se croit-il traité injustement par son *major*, soit en étant

mis à la diète ou astreint à prendre une médecine désagréable, un mot de la Sœur le persuade et le calme. Ce soldat à la longue moustache, qui annonce un caractère rude, fier et ne pliant jamais, devient tout à coup docile et souple comme un petit enfant. Ayant plusieurs fois eu occasion de demander à une Sœur comment elle se tirait d'affaire avec ses cent malades, « Oh ! monsieur, répondit-elle, ils sont plus faciles à mener que mes petites filles de la classe que j'ai quittées pour les venir soigner. »

On connaît les ravages que le choléra, le typhus, les fièvres pestilentielles firent éprouver à notre armée en Turquie, en Grèce, en Bulgarie, épreuves douloureuses qui retentirent au cœur de la patrie et qui font adorer les justices et les miséricordes du Seigneur. Les Sœurs de la Charité furent à la hauteur de la noble mission qu'elles avaient acceptée, et, nuit et jour, elles furent prodigues de leur santé, de leur vie pour ces pauvres enfants de la France, qui souffraient tant, et dont elles adoucissaient et sanctifiaient la mort quand elles ne pouvaient leur rendre la vie. Leurs soins, leur zèle, leur dévouement furent appréciés. Le général Mayran écrivait en ces termes à la Sœur qui avait

organisé l'ambulance du Pirée et qui était sur le point de retourner à Smyrne :

« Camp du Pirée, 10 octobre 1854.

» Ma très-chère Sœur,

» Je ne vous laisserai point quitter le Pirée sans vous remercier d'avoir bien voulu y venir, sur la demande que j'en avais adressée à Smyrne, au plus fort des calamités qui affligeaient nos pauvres soldats. Le choléra sévissait parmi nous avec une rigueur pour ainsi dire sans exemple. Nous vous avons fait appel, et, trois jours après, vous étiez ici avec six de vos bonnes Sœurs, nous prodiguant tous les soins, tout le dévouement qu'on est habitué à rencontrer dans les moindres membres de votre sainte communauté.

» Votre présence nous est venue grandement en aide pour rendre le courage à tout le monde.

» Grâces vous soient rendues, ma très-chère Sœur ! Je vous en exprime toute ma reconnaissance : veuillez, je vous en prie, l'agréer en mon nom et au nom de tout le corps d'occupation que je commande. Le bon souvenir que vous nous laissez, ma

très-chère Sœur, ne s'effacera jamais. — Je vous présente l'hommage de mon bien sincère et respectueux dévouement.

» Le général de brigade,
commandant le corps d'occupation en Grèce,
» MAYRAN. »

Vers la date de cette lettre, les cas de choléra étaient devenus rares parmi les troupes françaises qui occupaient le Pirée, et l'un des témoins de ces scènes de deuil écrivait : *Les Sœurs commencent à s'ennuyer ici.* Elles savaient que l'épidémie sévissait ailleurs. Mais leur œuvre en Grèce n'était point terminée. La population indigène du Pirée et celle d'Athènes furent cruellement atteintes. Un champ nouveau était ouvert au dévouement de nos religieuses : elles se mirent à l'œuvre, et les deux lettres suivantes, écrites, la première par M. Mavrocodarto, chef du ministère grec, et la seconde par le ministre des cultes, disent assez que leur charitable ardeur ne s'était pas ralentie :

» Athènes, le 26 novembre 1854.

» Monsieur le ministre (1),

« Le ministre des cultes et de l'instruction pu-

(1) Cette lettre est adressée au ministre de France à Athènes.

blique, partageant les sentiments d'estime et de gratitude dont le noble dévouement manifesté par les Sœurs de la Charité, dans le moment où la santé publique a été si cruellement éprouvée, a rempli l'âme de tous les habitants de la capitale de la Grèce, et désirant leur faire parvenir une nouvelle expression de ses sentiments, m'a fait parvenir la lettre ci-jointe, qu'il adresse à la supérieure des Sœurs de la Charité qui se trouvent à Athènes et au Pirée, et me demande de la faire parvenir à sa destination. »

Voici la lettre du ministre des cultes :

« Très-révérende Dame,

» Secourir les infirmes, consoler les affligés, soulager les malheureux, et appliquer ainsi le deuxième des grands commandements d'où dépendent *la loi et les prophètes*; c'est là le noble but de votre sainte mission. Cette mission sacrée ne peut, certes, attendre la rémunération qui lui est due que de Celui qui a dit : « Ce que vous ferez au » moindre de mes frères, c'est à moi-même que » vous l'aurez fait. »

» Et, en effet, quelle récompense sur la terre peut être digne de l'abnégation et du dévouement avec lesquels vous vous consacrez au soulagement de l'humanité souffrante, ainsi que du zèle empreint d'une charité si chrétienne dont vous avez donné dernièrement à Athènes un si éclatant et si admirable exemple, en prodiguant les soins les plus assidus, les consolations les plus douces et les secours les plus efficaces aux malheureuses victimes du fléau dont cette ville a tant souffert, et qui ont eu le bonheur de profiter de votre inépuisable charité ?

» Je croirais néanmoins manquer à l'un des plus impérieux devoirs du ministère dont je suis chargé si, lorsqu'au milieu d'une cruelle épidémie vous êtes apparues comme des anges de consolation et d'espérance, je ne vous faisais parvenir l'expression officielle de la gratitude du gouvernement, ainsi que les sentiments dont votre dévouement exemplaire a rempli l'âme de tous les Grecs en général, et notamment des habitants de cette capitale.

» Le Dieu de charité, qui punit tour à tour et console, daignera, nous osons l'espérer, détourner de nous sa colère, et bientôt, peut-être, d'autres

infortunés réclameront ailleurs vos soins et admireront vos vertus. Mais les vœux des malheureux soulagés par vos soins vous suivront partout, très-révérende Dame ; et, pour ma part, je m'estime heureux d'avoir été à même de vous transmettre, ainsi qu'à vos noble compagnes, l'expression de la reconnaissance publique, à laquelle j'ai l'honneur de joindre l'assurance de mon profond respect. »

Le préfet de l'Attique et de la Béotie et le directeur de la police voulurent remercier les Sœurs, au nom même de la commune d'Athènes. Voici un passage de leur lettre :

« Dédaignant les dangers et les dégoûts avec un courage à toute épreuve, vous avez prêté aux malades secours et consolation, en méritant le nom qu'à juste titre vous portez.

» La nation grecque, qui compte plus d'un mémorable bienfait de la part de votre grande nation, n'oubliera jamais, soyez-en bien convaincues, votre charitable association, qui, réalisant sur la terre des vertus angéliques, attire l'admiration et les sympathies du monde entier. »

Les Russes ont des popes à Athènes; mais personne n'a entendu parler des secours donnés aux victimes du choléra par ces ministres du schisme.

Le protestantisme compte bien aussi quelques représentants en Grèce. Ces distributeurs de bibles ont été invisibles au moment du danger.

L'Eglise catholique, par le ministère de ses prêtres et de ses religieuses, a éloquemment prêché à Athènes le Dieu inconnu aux païens, méconnu des schismatiques, qui est le Dieu de charité.

II

Les Sœurs aux hôpitaux de Constantinople et aux ambulances.

Les Sœurs de Charité avaient quitté leurs diverses écoles du Levant pour se porter au secours de nos soldats. On les voyait partout et toujours remplies de l'esprit de leur Institut, toujours actives, paisibles et gaies. Néanmoins leur nombre ne pouvait suffire à l'immensité de la tâche. Il fallait aussi recruter cette armée de la charité. Le gouvernement, pressé par les chefs de l'armée d'Orient, demanda des renforts aux supérieurs de la Congrégation, et *le Moniteur* publia la note suivante, le 23 août 1854 :

« Le maréchal ministre de la gûerre a fait appel
» au dévouement des Sœurs de Saint-Vincent de
» Paul, pour aller soigner nos soldats dans les
» hôpitaux de l'armée d'Orient.

» Cet appel a été entendu : vingt-cinq de ces
» saintes filles vont s'embarquer à Marseille par
» le prochain courrier ; vingt-cinq autres suivront
» de près, et la digne supérieure a fait espérer
» qu'elle pourrait porter le nombre jusqu'à
» cent. »

Cette promesse fut largement dépassée : trois cents Filles de la Charité ont été successivement dirigées sur l'Orient. A mesure que les besoins croissaient, elles ont trouvé dans leur dévouement de nouvelles ressources, et la Providence se plaisait à combler les vides glorieux qui se faisaient dans leurs rangs, en suscitant de nombreuses vocations pour cet Institut si grand et si simple. Du reste, les demandes du gouvernement avaient rempli d'une sainte joie ou d'une sainte jalousie l'âme des Filles de Vincent de Paul ; cellesqui étaient choisies pour ce périlleux ministère ne savaient comment exprimer leur bonheur ; leurs compagnes qui restaient en terre de France, consacrées aux œuvres journalières et paisibles de la charité, enviaient et les dangers qu'elles allaient affronter et les mérites qu'elles allaient acquérir. On jugera de leurs sentiments par les lettres suivantes, écrites

par deux *élues* dans le premier transport de leur sainte allégresse.

« Mes chers parents,

» Le bon Dieu m'a choisie et m'a préférée à beaucoup de mes compagnes pour une mission qui m'est bien chère et que je désirais beaucoup : je n'osais cependant pas en témoigner le désir, car j'aurais craint de m'opposer à la volonté de Dieu, mais il est venu au-devant de mes vœux. Le 24 d'août, notre très-honorée Mère me demanda si je voulais me dévouer à aller à l'étranger. Chers parents, j'étais tellement contente que je ne pouvais croire ce qu'elle me disait. Le même jour, à six heures du soir, nous sommes partis, vingt-deux Sœurs et deux prêtres de la Mission, pour aller soigner les soldats blessés et les cholériques. Nous nous sommes embarqués à Marseille le 27, et nous sommes arrivés à Constantinople le 5 septembre.

» Ma chère mère, je désirais bien vous écrire avant de partir de la communauté, mais le temps m'a manqué : il a fallu faire le sac de suite, comme les militaires. Notre traversée n'a pas été des plus agréables; nous avons toujours eu le vent contraire.

Vous comprenez bien qu'étant nigaute comme je suis, n'ayant jamais vu que mon clocher et celui de la communauté, j'ai eu un peu peur, surtout la première nuit que je passai en mer. Mais je me suis bientôt habituée. Ce que le bon Dieu fera de moi, je n'en sais rien, mais je suis toute prête à faire sa volonté. Nous sommes chez nos Sœurs de Constantinople. Là, on va nous distribuer, les unes pour rester, les autres pour aller à la guerre. Je vous dirai que ce mot de *guerre* nous amuse beaucoup. Mais enfin *fiat*.

» Mes chers parents, ne vous faites pas de peine; si je suis un peu plus éloignée de vous, ce n'est que pour un temps, c'est pour seconder nos Sœurs. Quand toutes ces maladies seront terminées, nous retournerons. Je vous ai dit que nous étions parties vingt-deux Sœurs. Le gouvernement en a demandé un cent; nous espérons donc qu'il va y en arriver beaucoup d'autres. Dans notre traversée, nous sommes descendues deux fois. Nous avons été dans le camp des soldats. Comme ils étaient contents de nous voir! Ce sont bien nos Sœurs qui les soignent; mais elles sont si peu nombreuses! Le choléra a beaucoup cessé, mais beaucoup de soldats sont

morts ; mais nos Sœurs disent qu'ils ne sont morts tous qu'après avoir reçu les derniers sacrements. Ce sont eux qui demandaient les premiers à se confesser. Je ne puis dire combien cela me fit de peine de voir tant de jeunes gens malades, d'autres qui se mouraient ; et cela m'a fait prendre la résolution de faire tout ce que je pourrais pour leur être de quelque utilité.

» Chers parents, aidez-moi à remercier le bon Dieu de m'avoir donné une vocation si belle. C'est un petit sacrifice pour moi de quitter mes chères compagnes de Paris. Elles désiraient toutes partir ; mais le bon Dieu m'a préférée. Que son saint nom soit béni ! »

« Mon bien cher oncle,

« Ce n'est plus, comme vous le voyez, de ma résidence habituelle que je vous écris, mais bien de Marseille, où je viens d'arriver afin de m'embarquer pour l'Orient. Mes supérieurs m'ont appelée il y a quelques jours pour voler au secours de nos pauvres soldats blessés ou atteints du choléra.

Je suis partie, aussitôt la lettre vue, sans avoir eu le temps de m'asseoir pour prendre un peu de nourriture ni de m'arrêter un seul instant.

» Il me semble, mon bon oncle, vous voir tout étonné et vous entendre dire : Comment se fait-il qu'on ait pensé à toi pour une telle mission? Eh bien, voilà tout le mystère. Il y a deux mois, je me sentis vivement pressée d'écrire à notre très-honoré supérieur-général pour lui faire connaître que j'étais disposée à aller à l'étranger et partout où l'on voudrait m'envoyer. Je vous assure que je ne m'attendais pas à voir si tôt mes vœux exaucés et que l'on pensât à moi pour l'expédition de Turquie. M'éloigner encore de vous davantage, bien cher oncle, quitter la France, me séparer d'une supérieure qui était pour moi une seconde mère, est un sacrifice que le bon Dieu exige de moi ; mais qu'il est doux ce sacrifice ! que mon sort est heureux ! que ma vocation est belle ! Tous les jours et à tous les instants de ma vie, je bénirai le Seigneur de m'avoir choisie pour une si noble mission, de préférence à tant d'autres de mes compagnes. Oh ! non, je ne méritais pas une telle faveur ! Vous le voyez bien, je suis une enfant gâtée ; le Seigneur

est très-bon à mon égard, bénissez-le pour moi.

» Pensez-vous, mon cher oncle, que quelque motif tout humain m'aurait invitée à faire cette demande? Oh! non; rassurez-vous, je ne me suis point recherchée en cela; je n'ai pas même, le croiriez-vous? songé à y rechercher la gloire du bon Dieu, car je ne me crois pas capable de lui en procurer aucune.

» Quand je serai arrivée à Constantinople ou à Varna, je vous écrirai plus au long. Je profite de ce que je suis arrivée à Marseille trop tard pour m'embarquer avec mes Sœurs, qui en sont parties à trois heures, tandis que je n'y arrivais qu'à dix heures. Cependant ne craignez rien pour votre petite nièce, elle ne sera pas seule pendant la traversée; j'attends plusieurs de nos Sœurs qui vont se joindre à moi, et nous nous embarquerons dans quelques jours seulement.

» Ecrivez-moi, je vous en supplie; que j'aie la consolation de recevoir une lettre de vous avant mon départ de la France.

» Mes amitiés, s'il vous plaît, à toute ma famille; priez le bon Dieu pour moi. Adieu! adieu! bien cher oncle. Si nous ne devons plus nous

revoir sur cette terre d'exil, nous nous reverrons au ciel, je l'espère ! Sœur B.... »

Voici comment la mission des Sœurs de Charité était appréciée par les étrangers. Une religieuse anglaise en parlait en ces termes (1) :

« Les bonnes Sœurs ! quelle charité ! quelle hospitalité aimable et douce ! Et si Dieu m'en donnait l'occasion, je la pratiquerais bien autrement que je ne l'ai fait. Je ne puis vous dire les soins affectueux dont nous avons été l'objet ; puis, les conseils précis, les idées très-utiles que leur charité leur suggérait. Je vous en parlerai plus tard avec détail.

» Demain, nous visiterons leur maison, puis Mgr l'archevêque. C'est miss Nightingale qui a envoyé les bonnes religieuses à notre secours. Je lui ai dit que nous serions prêtes demain ; mais elle a voulu que nous prissions un jour de repos.

» On parle de 3,000 blessés. Les pauvres soldats

(1) Quelques religieuses anglaises, de la communauté de Norwood, s'étaient rendues en Crimée pour soigner les soldats anglais. La communauté de Norwood, si florissante aujourd'hui, est une création française ; elle a été fondée par Mgr l'évêque de Bayeux et soutenue longtemps par la charité française.

anglais disent : « Oh ! les Français sont heureux, ils ont les Sœurs ; mais nous, nous n'avons personne ! »

» Je ne puis tarir sur les Sœurs de Saint-Vincent ; leur amitié nous sera utile et on ne peut plus profitable. Elles ont ici un pensionnat et plusieurs ambulances. Il n'y a pas à Constantinople moins de cent mille catholiques. Les Turcs respectent tout homme qui suit sa religion, quelle qu'elle soit, et après les religieuses viennent pour eux les médecins. Nous ne connaissons pas encore notre destination : peut-être nous enverra-t-on à un nouvel hôpital des Dardanelles. »

Les Anglais, étrangers depuis longtemps aux œuvres de la charité catholique, nous envient nos Sœurs de Charité ; elles font sur eux une impression profonde. Ils ont oublié ce que peut la grâce de Dieu sur les cœurs ; ils ne savent plus quel empire irrésistible exerce Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, quelles flammes il allume à l'autel dans le cœur de ses prêtres et de ses virginales épouses ; ils ont oublié *comment Dieu a aimé le monde*, et, par conséquent, ils s'émerveillent devant les grandes choses que l'Eglise enfante

chaque jour.... L'enfant prodigue, après avoir erré si longtemps au fond des déserts, s'émerveillait sans doute devant les beautés de la maison paternelle.... Ah ! puissent-ils, ces frères égarés, puissent-ils rentrer bientôt dans la demeure du Père céleste qui leur tend les bras, dans le sein de l'unique Eglise !

« Pour le soin des malades, écrit le correspondant d'un journal anglais, les Français nous sont bien supérieurs ; leurs chirurgiens sont plus nombreux, et ils ont aussi des Sœurs de Charité qui ont accompagné l'expédition en nombre incroyable ; ces femmes dévouées sont d'excellentes gardes-malades. Nous n'avons rien de semblable, et nos chirurgiens sont en petit nombre. »

« Pour remédier aux maux de la guerre, dit une autre feuille anglaise, qui se font sentir jusqu'à Péra, faubourg de Constantinople, il faut bien citer l'arrivée de France de vingt-quatre Sœurs de Charité, Filles de Saint-Vincent, qui sont venues remplacer celles qui avaient déjà succombé sous le poids accablant de leurs travaux. Il y a à Galata un couvent habité par ces *anges secourables*, et dont on a fait un hôpital français. Cet

hôpital français, desservi par trois de ces pieuses filles, a été visité par un artiste qui a obtenu d'elles, sur l'emploi de leur temps, d'intéressants renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer.

« A l'exception de la maison où elles vivent, dit-il, elles ne possèdent absolument rien; elles sont pauvres comme des mendiants; elles n'ont aucune sorte de revenu ni de donation, si ce n'est une persévérance, une résignation presque miraculeuse. A l'aide de quelques petites collectes recueillies dans la population catholique, elles sont parvenues à fonder deux écoles : l'une dans leur propre maison, contenant environ cent jeunes filles, et une autre d'enfants turques, ce qui est considéré comme la chose la plus étonnante.

» Elles ont besoin d'être presque partout à la fois. C'est qu'en effet, à l'exception des moments employés à leurs écoles, on les voit aller de maison en maison, visitant les pauvres de toutes les religions. Quand elles arrivèrent à Constantinople, le peuple les entoura de toutes les marques de respect. Les Turcs les appellent des *médecins*. Ils ne peuvent comprendre leur désintéressement; aussi sont-ils

dans l'admiration et très-sensibles au bien qu'elles ne cessent de faire. Très-souvent des personnes riches vont les trouver et les consulter, au point que les médecins de Péra en sont jaloux. Mais lorsqu'elles savent que les dames qui s'adressent à elles sont en état de payer les soins qu'elles réclament, elles se bornent à les adresser à un docteur européen.

» Les Sœurs de Charité ne vont pas seulement à chaque instant, jour et nuit, à plusieurs milles, soigner les malades ; elles visitent aussi les prisons, portant aux prisonniers de l'argent et des vêtements. Elles sont tellement connues et chéries, que lorsqu'à la suite de quelque occupation elles sont restées quelque temps sans se montrer, les pauvres malades, les pauvres blessés les envoient chercher. « J'ai été très-souvent, me disait une Sœur, appelée au milieu de la nuit par un *cavasse* ou un gendarme, qui tirait la sonnette du couvent avant le lever du soleil, et venait me prier de me rendre à la prison pour soigner un prisonnier mourant. »

» Il y a quatre de ces respectables Sœurs à l'hôpital de Péra, qui, aussitôt qu'elles apprirent que le choléra y avait éclaté, sont venues offrir leurs

services. Celles qui sont arrivées dernièrement ont été distribuées dans les différents corps de l'armée destinée pour la Crimée, suivant les troupes partout, couchant sous des tentes. Quelques-unes viennent de mourir du choléra à Varna, une autre à Gallipoli, d'où le choléra a presque entièrement disparu.

» Maintenant qu'il n'y a plus de danger de ce côté, elles sont rentrées dans les hôpitaux auprès de leurs chers malades. L'hôpital qu'elles desservent à Péra est un bâtiment construit près d'un lieu qu'on appelle *le Champ des morts*, et commandant une magnifique vue sur le Bosphore et la mer de Marmara. Ce bâtiment, destiné primitivement à une école de médecine, est de forme quadrangulaire, très-vaste et certainement dans la meilleure et la plus belle situation où soit en Europe un établissement de ce genre. Cet hôpital n'est pas encore entièrement achevé ; mais dans les mains des officiers français, il sera bientôt complété. Pour suppléer au défaut des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, des femmes anglaises, animées du désir de rivaliser avec ces anges de la charité, ont demandé à aller soigner les blessés de leur nation, et elles sont parties

sous la direction de miss Nigtingale, l'une d'elles. »

Les Russes eux-mêmes, quoique sous la double prévention du schisme et de l'inimitié politique, rendaient justice à nos saintes religieuses. Un général russe écrivait dans un de ses rapports :

« Nous éprouvons une véritable satisfaction à informer le public que les blessés russes transportés à Constantinople reçoivent dans les hôpitaux français, de la part des Sœurs de Charité, les soins les plus touchants. Fidèles à leur sainte vocation, ces religieuses viennent au secours des souffrances humaines avec une sollicitude toute chrétienne, sans établir de distinction entre les malheureux, selon leur nationalité ou le rit qu'ils professent. Nous savons même que, dans leur bienfaisance, elles ont acheté et fourni à nos prisonniers les vêtements les plus indispensables. Elles se sont montrées admirables en soignant et plaignant nos pauvres blessés, de même qu'elles font pour les Français.

» Puisse l'hommage de notre sincère gratitude parvenir à la connaissance de ces dignes religieuses, que Dieu seul pourra récompenser comme elles le méritent de la mission de charité qu'elles pratiquent ici-bas d'une manière si sublime. »

Ajoutons que les supérieures des Sœurs de Saint-Vincent avaient eu la précaution ingénieuse et charitable d'envoyer en Orient quelques Sœurs polonaises, qui comprenaïent et parlaient le russe, et qui soulageaient ainsi doublement les pauvres prisonniers. On dit que parmi ces Sœurs se trouvait une des religieuses basiliennes de Minsk, qui, échappée par un secret de la Providence à la cruauté des bourreaux du czar, avait trouvé un asile chez les Sœurs de la Charité, et s'était consacrée, parmi elles, au service de Dieu dans les pauvres.

Les musulmans subissaient aussi l'ascendant de cette vertu, si extraordinaire à leurs yeux. Ces femmes, aussi pures que courageuses, aussi tendres qu'austères, dont le dévouement ne voulait d'autre récompense que des biens invisibles; ces femmes, ces vierges admirables, si élevées au-dessus de l'idée qu'ils se font de la femme, devenaient pour eux l'objet d'un culte et d'un respect extraordinaire. Le sultan donnait l'exemple de cette vénération, et il la leur témoigna en mainte circonstance.

Le trait suivant peut faire apprécier l'influence qu'exercent ces héroïnes de la charité, et les con-

séquences heureuses qu'on peut espérer de leur séjour en Orient.

Un musulman de la classe inférieure avait été condamné à mort pour un délit qui semblerait chez nous peu grave, mais que la justice, là-bas, parfois sommaire, punit de la dernière peine. Ce malheureux était père de huit enfants. Les Sœurs l'apprennent et s'en émeuvent. « Cet homme ne peut périr, il faut le sauver ! » s'écrie-t-on à l'envi. Mais comment ? Une démarche auprès du sultan paraît la voie la plus courte comme la plus sûre. « Demander une audience, se dit-on, il n'y a que ce moyen. » Et deux Sœurs se rendent au palais, où leur présence pouvait sembler bien étrange. La demande d'audience rencontra plus d'une difficulté dont leur insistance triompha. A la fin, les Sœurs sont introduites auprès du sultan, qui les accueillit avec bienveillance. Abdul-Medjid est un homme d'un esprit élevé, chez qui la grâce des manières s'unit à la dignité. Les religieuses expliquèrent l'objet de leur demande au sultan, qui les écoutait affable et souriant.

« J'accorde la grâce, dit-il ; puis-je refuser quelque chose au zèle sacré qui vous met dans le cœur

de telles pensées ? Elle est belle, cette religion qui inspire, ô saintes dames, un dévouement comme le vôtre. Vous la faites aimer et bénir, cette généreuse France. Veuillez suivre cet officier (et le sultan le désignait), il va vous conduire à la prison ; vous aurez le plaisir de délivrer de vos propres mains votre protégé pour le rendre à sa famille. »

Et comme elles se retiraient, attendries, en essayant de le remercier, il ajouta : « N'oubliez pas le chemin de ce palais. Chaque fois que vous aurez quelque chose à me demander, ne craignez pas, toutes les portes vous seront ouvertes, à vous les *anges de la miséricorde !* »

Le padischah, en parlant ainsi, a interprété les sentiments de l'armée et de la nation entière. On avait demandé des Sœurs pour une ambulance de l'armée ottomane. A leur entrée, tous les cœurs se sentent émus de joie et de respect ; un soldat, s'approchant de la Mère supérieure, prend le crucifix qui pend à sa ceinture, et lui dit : *Oh ! permets-moi de baiser ton Mahomet !* A Beyrouth, il y a une Sœur, la sœur Gelas, qui exerce sur tous les esprits une si grande influence, que le pacha s'est

cru obligé de lui donner la direction suprême des hôpitaux. Il a dégagé son autorité de toute espèce d'entraves, et il pousse même si loin la confiance à son égard, qu'il a placé sous sa surveillance exclusive les condamnés et les forçats malades. Ceux-ci connaissent la responsabilité de la Sœur, et il n'y a pas d'exemple qu'un seul d'entre eux ait jamais tenté de la compromettre en essayant de fuir. Son ascendant est si magique, qu'on a vu, dans les rues, de vieux musulmans, oubliant le double préjugé qu'ils entretiennent à la fois contre la femme et contre la chrétienne, tomber à ses genoux en signe de vénération. Enfin, les jeunes hommes qui doivent se marier mettent toujours, assure-t-on, pour condition absolue de leur union, que celle qu'ils épouseraient ira passer deux ou trois années sous la direction de la Sœur, dans l'école normale qu'elle a fondée à Peyrouth, et qui produit d'admirables résultats.

Telle est la puissance de la charité. Elle frappe vivement l'esprit des peuples de l'Orient, qui ne peuvent comprendre tant d'abnégation et de dévouement, qui ne s'expliquent pas comment de faibles femmes peuvent ainsi abandonner ce qu'elles

ont de plus cher, leur famille et leur pays, pour venir se consacrer tout entières à l'éducation d'enfants qu'elles ne connaissent pas, à la visite des pauvres, aux soins rebutants des hôpitaux, où elles dépensent si rapidement leur existence. Mais ce que leur esprit ne saurait comprendre, leur cœur le sent et l'admire.

Ces témoignages publics de reconnaissance, cet hommage rendu par des peuples ennemis de la Croix aux vertus chrétiennes, touchaient sans doute les bonnes Sœurs ; mais la piété, le courage, la franche gratitude des soldats français leur allaient bien plus directement au cœur, et c'était là, après le ciel, la véritable et douce récompense qu'elles pouvaient ambitionner. Comment en effet ne pas s'attendrir et ne pas remercier Dieu lorsqu'on entend des paroles telles que celles que nous allons citer ?

Un officier avait reçu une blessure au pied. Une Sœur de Charité était à genoux pour le soigner : « Vous souffrez beaucoup, lui dit-elle, vous avez un point de ressemblance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ; offrez-lui vos douleurs, offrez-lui votre pied. — Oh ! ma Sœur, répondit-il, mon pied,

c'est trop peu, c'est mon cœur que je veux lui donner. » Quelque temps après, ce même officier ressentait de vives douleurs. « Eh ! monsieur, lui dit la bonne Sœur, offrez vos souffrances à Dieu ; vous pouvez faire votre purgatoire en ce monde et vous épargner bien des années de pénitence. — A propos, ma Sœur, reprit-il, est-ce qu'il y a des Sœurs de Charité en purgatoire ? — Hélas ! je le crains bien, répondit-elle ; nous sommes si imparfaites, qu'il nous restera bien des misères à expier. — Alors, je me rassure et je ne crains plus le purgatoire. Les Sœurs sont si bonnes qu'elles trouveront bien quelques moyens pour adoucir la position. »

A l'ambulance de Gul-Hané ou du sérail, une des Sœurs, ayant remarqué les larmes et les soupirs étouffés qui échappaient à l'un de ses malades, s'approcha de lui pour le consoler. Il tenait à la main un livre de méditations sur la Passion de Notre-Seigneur. Jamais peut-être la grâce ne l'avait trouvé mieux préparé, ou jamais encore il n'était entré aussi avant dans l'intelligence des douleurs endurées par l'Homme-Dieu, en sorte qu'il demeurait tout préoccupé et bouleversé par cette

idée fixe. « Eh bien, pourquoi pleurez-vous, mon ami ? — Ah ! les scélérats ! ils lui ont f.... des soufflets ; c'est trop fort cela, ma Sœur. » Sans le savoir, notre brave soldat reproduisait l'acte plein de foi de Clovis et de Crillon : ces âmes militaires se ressemblent à travers les siècles.

Un zouave n'avait plus que quelques jours à vivre quand une religieuse lui parla de régler les affaires de sa conscience. Comme tant d'autres, il voulut remettre ce compte à plus tard, en ajoutant : « Et que diraient mes camarades s'ils voyaient que je me confesse ? — Comment, lui dit la Sœur, les zouaves qui sont si braves, qui exposent leur vie sans crainte, n'oseraient pas servir Dieu ? — Vous avez raison, ma Sœur, répondit-il, il faut être chrétien pour tout de bon. » Dès ce moment il se prépara à remplir ses devoirs, et ne s'occupa plus que de son éternité.

On apporte huit soldats mourants à l'hôpital ; l'un d'eux refuse de se confesser. La Sœur glisse une médaille de la sainte Vierge sous le traversin du pauvre malade. Quelques heures après, il appelle la Sœur et lui dit : « Meurt-on ici comme des chiens ? Je suis chrétien, je veux me confesser.

— Hier je vous l'ai proposé, vous m'avez dit non, répond la Sœur, et même vous avez renvoyé le prêtre. — C'est vrai, j'en suis fâché; qu'il vienne maintenant. » Il se confessa et envisagea la mort sans effroi. « Je ne regrette plus la vie, disait-il, car j'en espère une meilleure. » Il mourut bientôt.

Jamais les Sœurs de Charité n'ont vu un soldat résister longtemps aux instances qu'elles lui adressaient pour l'amener à se confesser. Toute objection disparaissait lorsqu'elles disaient à ces braves enfants que leur mère serait bien-aise d'apprendre cette nouvelle. A ce mot magique de mère, le cœur du soldat était visiblement ému; souvent, très-souvent, les larmes coulaient, et la résistance était vaincue. Jamais non plus un regard moins respectueux, une parole hardie ne vinrent alarmer leur dignité virginale. Une des Sœurs de l'hôpital de Varna déclarait qu'elle n'aurait pas cru qu'une armée française fût si morale et si retenue. « Il ne » m'est pas arrivé une seule fois, disait-elle, de » voir un militaire quelconque faire ou dire quel- » que chose qui nous causât de la peine, ou nous » regarder seulement de manière à nous embarras- » ser. Ils s'abstenaient en notre présence de ces

» mots grossiers si familiers aux soldats, et s'ils
» leur en échappait quelqu'un par mégarde, à
» l'instant même ils nous en demandaient pardon.
» Ils nous entouraient non seulement d'égards, de
» soins, de bienveillance, mais même de respect
» et de vénération. Les jeunes officiers des familles
» les plus distinguées de France se faisaient un
» plaisir de nous rendre mille petits services; ils
» nous suppliaient de les employer à quelque
» chose d'utile aux nombreux moribonds qui en-
» combraient nos hôpitaux. »

Tel était l'ascendant exercé par le généreux apostolat des Filles de Saint-Vincent. Mais ces résultats admirables se payaient cher : Dieu demandait de grands sacrifices à l'Institut qui se dévouait si noblement à son service et à celui de la patrie, et dans ces hôpitaux, dans ces ambulances, remplis de malades et de blessés, les Sœurs de Charité tombaient, pures victimes, à côté des soldats qu'elles servaient jusqu'au dernier instant. L'hiver de 1854-55, si terrible pour nos soldats campés sous les murs de Sébastopol, fut aussi l'époque où les Sœurs de Charité subirent les plus grandes pertes. Elles succombaient à des travaux immenses, des fatigues

sans repos, à l'influence de l'air pestilentiel au sein duquel elles vivaient nuit et jour; mais aucune d'elles n'a faibli dans ce combat, et toutes ont remercié le Seigneur de la sainte vocation à laquelle il les avait appelées et de la mission héroïque pour laquelle il les avait choisies.

Voici en quels termes les journaux rapportent la mort de quelques-unes de ces saintes religieuses :

« L'hôpital français de Varna vient de faire une perte très-regrettable dans la personne de sœur Marie. Elle a succombé à la maladie qui sévit si cruellement depuis six semaines dans l'établissement, et à laquelle ont providentiellement échappé jusqu'ici les médecins qui prodiguent leurs soins aux militaires. A la liste déjà si longue fournie par l'hôpital de Constantinople, devait s'ajouter le nom d'une nouvelle et sublime victime de la charité. Samedi dernier, par une matinée froide et triste, la garnison tout entière conduisait à sa dernière demeure la dépouille mortelle de cette femme de bien, dont M. le médecin en chef de l'hôpital, dans une allocution qui a ému tous les assistants, a dignement retracé les services et les vertus.

» Voici les paroles prononcées par M. le docteur Pégat :

« Messieurs,

» Ne nous éloignons pas de cette fosse qui vient de recevoir la dépouille mortelle d'une humble Fille de Saint-Vincent de Paul, sans la saluer d'un respectueux hommage. Comme chrétiens et comme Français, inclinons-nous profondément devant elle, car elle ne s'est ouverte que parce qu'un ange de charité, que hier encore on appelait sur la terre sœur Marie, est tombé victime de son dévouement à nos pauvres soldats malades. Pour combattre et mourir sur cet obscur champ de bataille, où, malgré tous nos efforts, notre glorieux pays perd malheureusement chaque jour quelques-uns de ses braves enfants, cette héroïque femme avait tout quitté ; elle avait abandonné sa famille, et je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, quelle était cette famille : c'était l'orphelin qu'elle élevait pour la vertu, la veuve qu'elle consolait, le vieillard dont elle charmait les dernières heures, l'infirme dont elle soulageait la souffrance, le pauvre qu'elle assistait en toutes ses misères ! Elle était venue joyeusement se cloîtrer dans cet hôpital militaire

de Varna, dont le nom seul rappelle à notre pensée de si lugubres souvenirs. Là, le jour comme la nuit, on l'a vue, infatigable, intrépide, prodiguant ses soins à tous les malades, mais ayant, à son insu, et comme par une sorte d'instinct sublime, une prédilection marquée pour ceux d'entre eux dont l'approche ou le contact offrait le plus de danger. Il n'est personne aujourd'hui, même dans cet Orient qui, hélas ! ne peut encore qu'admirer sans le comprendre un aussi magnifique dévouement, qui ne sache quelle sainte ardeur, quel zèle passionné les Sœurs de Charité apportent dans l'accomplissement de la divine mission qu'elles se sont donnée. Mais, permettez-moi de vous le dire, Messieurs, il faut les avoir vues à l'œuvre, les avoir suivies des années entières d'un œil attentif et pieux, comme l'a fait celui qui a l'honneur de parler en ce moment devant vous, pour savoir quel trésor de miséricorde et d'amour versent autour d'elles ces angéliques créatures. Il faut surtout les avoir vues au chevet de ceux de nos soldats qui sont totalement voués à une mort prochaine, pour comprendre combien a été sage et bienfaisante la mesure qui leur a ouvert les portes de nos hôpitaux

militaires, où nos vœux les appelaient depuis si longtemps. En effet, quand le médecin, convaincu de l'insuffisance de son art, s'éloigne tristement du lit sur lequel un malheureux est condamné à mourir en détail, la Sœur de Charité accourt; elle se saisit, passez-moi cette expression, de cet agonisant; elle l'entoure de ses soins les plus affectueux, elle le console, elle l'encourage, elle endort ses douleurs; comme une mère, elle veille sur lui jusqu'au moment suprême, et elle parvient toujours à lui faire franchir, sans terreur pour ce qui l'attend au delà de la tombe, comme sans regret pour ce qu'il laisse derrière lui, le redoutable passage de ce monde à cet autre monde mystérieux, auquel le juste lui-même ne pense jamais sans se sentir ému jusqu'au fond de ses entrailles.

» Dieu seul peut dignement rémunérer de tels services rendus en son nom à l'humanité souffrante. Nous ne pouvons que les constater et les signaler à votre admiration, nous qui ne nous croyons pas même le droit de louer nominativement celles qui font tant de bien et qui opèrent de si grandes merveilles sous nos yeux; car de tant de vertus que possèdent à un si haut degré les Filles de Saint-

Vincent de Paul, nous savons qu'il n'en est pas une qu'elles estiment davantage et qui leur soit plus chère que la modestie, et nous comprenons que c'est surtout cette vertu qu'il convient d'honorer et de respecter quand on parle devant vous de l'une de ces pieuses filles.

» Inutile de vous dire que sœur Marie est morte ainsi qu'elle avait vécu, saintement et dans la paix du Seigneur. Nul doute qu'elle ne jouisse en ce moment de ce bonheur qu'elle a toujours si ardemment désiré. Nul doute encore que dans le ciel, où elle a pris possession de cette place éminente que sa vie toute d'abnégation et son martyre lui ont méritée, elle ne continue son œuvre de charité, et qu'elle n'intercède pour ses dignes compagnes qu'elle aimait si tendrement, et pour ses chers malades qu'elle portait si tendrement dans son cœur. Puissent ses prières être exaucées ! Puisse la longue liste des Filles de Saint-Vincent, mortes victimes de leur ardent amour pour leur Dieu et pour leur prochain, se terminer par le nom vénéré de sœur Marie ! Puisse enfin Celui qui se plaît à s'entendre appeler le Dieu des armées, regarder nos soldats d'un œil miséricordieux, éloigner d'eux

ces cruelles maladies qui ne les ont que trop décimés jusqu'à ce jour, et ne leur accorder désormais d'autre mort que cette mort glorieuse qu'ils se plaisent à chercher et à braver sur les champs de bataille ! »

L'hôpital de Scutari paya sa dette à son tour. Sœur Mélanie, qui dans le monde s'appelait Mlle Esparbié, de Toulouse, succomba à l'extrême fatigue. Elle avait préludé au sacrifice suprême par une longue vie de charité.

Quand, au milieu de nos discordes civiles, Mgr Affre tombait, dans sa ville archiépiscopale, victime d'un grand dévouement, la sœur Mélanie, dans sa rue de l'Epée-de-Bois, travaillant à la même régénération sociale, était aussi dévouée à la mort par une main sacrilège, et la balle, mal dirigée, ne lui emporta que la cornette, qui fut traversée par une de ses ailes.

Le même jour, un officier de la garde mobile, poursuivi par les insurgés, se réfugia dans la maison qu'habitait cette religieuse au faubourg Saint-Marceau; mais en entendant les vociférations, les menaces d'incendie et les cris de mort qu'on proférait contre sa protectrice, le militaire se livra à ses

ennemis, qui déjà l'avaient fait mettre à genoux pour le fusiller.

En ce moment terrible, la vénérable supérieure accourut, et par l'ascendant irrésistible des bienfaits dont elle avait comblé cette populace, elle préserva l'officier de la mort; mais, furieux en voyant que sa victime lui échappait, un de ces hommes, plus irrité que les autres, plaçant sa baïonnette sur la poitrine de sœur Mélanie, qui assistait à cette scène, lui dit avec un accent de rage : « Eh bien, c'est toi que nous tuerons! — Crois-tu que j'aie peur de ta baïonnette? reprit froidement la sainte fille en le repoussant avee dédain, je ne crains que Dieu. »

Compagne pendant vingt-cinq ans, et confidente intime des grandes œuvres de la célèbre sœur Rosalie, dont le nom et la mémoire sont si populaires à Paris, elle avait appris à son école qu'une Sœur de Charité ne doit vivre que pour se dépenser entièrement et de toutes les manières au service des infortunés. Aussi, peu contente de ses sacrifices de chaque jour, elle enviait le bonheur de ses compagnes qui allaient en Crimée pour avoir soin des malades et des blessés et qui risquaient mille fois leur vie dans ces travaux glorieux. Enfin, ses vœux

secrets furent accomplis : dans une réunion dont elle faisait partie, on demanda quinze religieuses pour aller remplacer celles qui étaient mortes à la brèche. Elle se leva pour solliciter cette faveûr, et elle obtint de faire cette belle campagne de charité. Elle était pleine de joie; il lui semblait voir la noble palme qu'elle allait cueillir. A Marseille, en quittant un de ses frères dont elle était tendrement chérie, elle lui dit en souriant : « Adieu ; je te quitte pour aller au ciel. J'y vais par le chemin de Constantinople ! »

Son pressentiment se réalisa : elle mourut après avoir prodigué, jusqu'au dernier instant, les plus tendres soins à ses chers soldats.

Une de ses compagnes, sœur Eugénie, la suivit bientôt. Ces humbles filles, qui n'avaient demandé ici-bas que l'obscurité et le silence, furent conduites à leur dernière demeure au milieu des honneurs militaires, inspirés par la juste reconnaissance des soldats. Les Grecs, les Turcs, et même les Anglais, étaient étonnés de voir nos grenadiers et nos chasseurs du camp de Gallipoli escorter et porter tour à tour sur leurs épaules la bière d'une religieuse. Une Sœur mourut à l'hôpital de Chalkil

en donnant ses soins à nos marins terrassés par le typhus. Sur la demande des officiers et des matelots, les supérieures de la communauté durent consentir à laisser ensevelir leur compagne dans le cimetière des marins. Le commandant, accompagné de son état-major, présidait au convoi, et le cérémonial des funérailles fut celui que l'on suit pour les officiers.

Les pertes nombreuses essuyées par l'Institut, le péril incessant que couraient les Sœurs dans les hôpitaux et les ambulances que le canon de Sébastopol se chargeait de peupler, ces perspectives redoutables de danger, de souffrance et de mort, loin d'alarmer les Sœurs qui restaient en Erance, semblaient allumer leur courage et leur ferveur. Toutes auraient voulu partir : heureuses celles que l'on choisissait pour ce poste d'honneur et de danger ! On jugera de leurs sentiments par les lettres suivantes :

« Marseille, 15 mars 1854.

» Ta surprise sera grande, ma bonne Fanny, en voyant le timbre de ma lettre. Oui, je suis à Marseille, y attendant le moment où je verrai se réaliser le plus ardent de mes désirs : je pars pour

Constantinople, où nos bonnes Sœurs succombent de fatigue en demandant avec instance du secours. J'ai eu le bonheur d'être acceptée par nos vénérés supérieurs, pour faire partie de la nouvelle colonie qui s'y rend. Je ne l'ai su que l'avant-veille ; nous étions loin de nous y attendre avant une dépêche télégraphique reçue avec une demande instante de quinze Sœurs. Tu sais quels étaient mes désirs ; ceux de mes supérieurs, dont la volonté m'est chère et que je regarde comme celle de Dieu, ont seuls pu me faire attendre aussi longtemps l'effet de ces mêmes désirs. Les moments de la Providence n'étaient pas arrivés ; mais enfin je vois déjà la mer, et bientôt elle nous portera vers le port désiré. Je n'ai pu prévenir personne avant mon départ de Paris ; à peine ai-je eu le temps de me reconnaître. Excuse-moi auprès de mes bonnes tantes, de tout le monde. Si nous ne nous embarquons que lundi, je pourrai peut-être encore leur écrire ; mais préviens-les, en attendant, et surtout assure-les de mon bonheur ; et toi-même crois-le bien réel, ma bonne petite sœur. Ce n'est pas à dire que je n'ai point souffert de la séparation de la grande famille à laquelle j'avais le bonheur d'être adjointe, et

qui, en cette circonstance, m'a donné de telles preuves d'affection que mon cœur se brisait. D'une autre part, Gabrielle, que je laisse à Paris et non plus à Versailles, a imposé à ce pauvre cœur un sacrifice difficile à rendre.... Mais non, mon Dieu! je ne veux point compter avec vous; vous savez ce que je laisse. Sœurs chéries, sur lesquelles toutes mes affections se reposent avec une tendresse dont vous êtes le principe et la fin, membres bien-aimés d'une famille d'autant plus aimée qu'elle a déjà coûté des larmes à mon cœur! agréez-en le sacrifice : j'étais trop heureuse, votre amour me le faisait sentir en me pressant de tout quitter. Puissé-je obtenir ce même amour et y livrer mon cœur sans aucune réserve! Le ciel ne peut s'acheter trop cher. Sois donc bien généreuse, bonne Fanny; pour moi, le plus grand sacrifice serait de vous croire toutes deux dans la tristesse pour votre petite missionnaire, heureuse d'offrir à Notre-Seigneur ce dernier sacrifice, le seul qu'elle pût lui présenter.... Je te quitte, impossible de continuer; il faut que je prévienne toutes les maisons qui se trouvent sur la route; car notre supérieur-général, qui revient de Rome, est à Marseille, et notre très-

honorée et si bonne Mère nous y a accompagnées. Le cœur faiblirait s'il s'arrêtait aussi à la pensée de ne les plus revoir; mais au ciel la joie sera plus pure, si nous avons su souffrir quelque petite chose sur la terre.... Adieu, je t'écrirai de Constantinople dès que je le pourrai. Tu peux adresser tes lettres pour moi à Paris, sous l'enveloppe de ma Sœur Giraudot, ajoutant, pour les faire parvenir, *à Sœur C...., à Constantinople.* Comme nos supérieurs envoyent leurs plis par le ministère, elles me parviendront sûrement. Gabrielle t'a sans doute écrit. Je te la recommande; son pauvre cœur a tant souffert de cette séparation et a tant fait souffrir le mien! Ecris-lui quelques lignes de consolation, elle en a besoin; mais elle est cependant bien généreuse, et mon bonheur adoucit sa peine. Au ciel nous nous retrouverons.... Adieu, prie beaucoup et fais beaucoup prier pour moi. Nous passerons toute la semaine-sainte en mer, et nous ne pourrons arriver que pour le mardi de Pâques, si elle nous traite bien. A la garde de Jésus qui nous appelle.

Sœur C.... »

Cette lettre respire encore la mélancolie du départ dans une âme bien généreuse et bien fervente;

celle-ci, écrite après la prise de Sébastopol, est pleine d'une sainte joie :

La Sœur... à son oncle, curé à G...

Constantinople, 4 octobre 1855.

« MON BIEN RESPECTABLE ONCLE,

» Je vous avais promis de vous écrire sous bien peu de temps, mais il m'a été impossible de vous envoyer plus tôt de mes nouvelles; mes occupations sont trop multipliées, surtout aujourd'hui que je suis, non plus à l'hôpital militaire, mais au *Camp de manœuvres*, où nous avons quatorze baraques de quatre-vingts lits chaque, sans compter les tentes et autres pavillons. Ici, cher oncle, surtout du côté de la mer Noire, les pluies et les vents ne sont pas chauds. Malgré nos gros vêtements d'hiver, j'y enrhume bien facilement. Nous avons un grand nombre de blessés à soigner. Tous sont glorieux d'avoir pris Sébastopol; ils ne comptent pour rien leurs plus graves blessures, tant ils sont heureux de leur victoire! Nous avons aussi bon nombre de Russes. Oh! je vous assure qu'ils

paraissent bien heureux de trouver ici des *Sœurs polonaises* qui parlent un peu leur langue. Quand ils les entendent arriver près d'eux, ils ne savent comment leur témoigner leur reconnaissance ; ils baisent leurs mains, leurs habits, et essaient de pousser des cris de joie...! Ah ! si nos pauvres prisonniers français avaient chez les Russes pareille consolation ! Parmi ceux qui y sont allés, quelques-uns seulement m'ont dit y avoir été assez bien, les autres disent le contraire. Un officier, qui y est resté cinq ou six jours, m'a assuré y avoir été très mal ; il était obligé d'aller lui-même chercher çà et là en ville du linge pour ses plaies, et de le payer fort cher.

» Il faut aussi, cher oncle, que je vous raconte quelques petits traits de nos bons soldats qui nous arrivent de Crimée. Je ne puis vous en citer que quelques-uns, mais croyez bien que de pareils sentiments de foi sont ici comme à l'ordre du jour.

» Tous les militaires aiment la très sainte Vierge. Simples soldats et officiers, ils disent tous que c'est à Marie qu'il faut attribuer une si belle victoire ! On a une confiance inimaginable dans la médaille de la très sainte Vierge. Aussi voilà ce qu'ils nous

demandent toujours : « Sœur, Sœur, me disait » un d'eux, j'ai perdu ma chère médaille !... Oh ! » donnez-m'en une, dites ? » — Donnez-moi, je » vous en supplie, me disait un autre, donnez-» moi une médaille pour mettre à la chaîne de » ma montre, ça me portera bonheur. »

» Il y a quelques jours, je demandais à un blessé comment il avait pu éviter tous les périls qu'il nous disait avoir éprouvés : « Oh ! la Sœur, me » dit-il avec un air de joie et de reconnaissance, » c'est que j'ai la médaille de la bonne Vierge, » que ma pauvre mère m'a fait tenir avec une » lettre. Je me recommande *diantrement* à elle ; » et toujours, en dormant, je me figurais voir » une grande dame qui écartait de moi tous les » projectiles que les Russes nous lançaient. »

» Il y a, à l'hôpital, un officier supérieur et un capitaine des chasseurs qui tenaient cette conversation, que nous entendions facilement : « Savez-» vous bien, disait le premier, que j'aurais pu » fort bien rester du coup ! Ma blessure est grave ; » mais c'est égal, je crois que c'est à ma médaille » que je dois ma vie. Elle m'a sauvé. Aussi, quand » je change de linge, si j'oublie de la reprendre,

» je tremble, j'ai peur tant que je ne l'ai pas. » Sans elle, je n'y suis plus ! » Et l'autre officier applaudissait franchement....

» Oh ! mon cher oncle, que de foi chez nos braves ! Tenez, je soignais un malheureux qui avait l'épaule traversée par une balle ; il souffrait horriblement ; sa blessure était bien grave. J'essayais de le consoler. « Oh ! ma Sœur, me dit-il » en prenant la croix de mon chapelet, Celui qui » a été autrefois attaché à une croix souffrait » davantage, et lui était innocent ! »

» Un officier, couvert de la sueur de la mort, se reprochait devant moi de s'être trop plaint *du froid ;* il en demandait pardon au bon Dieu !

» Je finis, j'aurais trop à vous dire de ces traits qui excitent l'âme à bien servir son Dieu ! Daignez, en retour de cette lettre, m'envoyer bonne cargaison de médailles. Je n'en ai plus à donner, et hier et avant hier j'en ai bien promis. C'est que j'espérais que d'ici à un mois vous nous feriez votre générosité. Adieu, bon oncle ; priez pour votre nièce, qui veut bien faire tous les sacrifices pour pouvoir être un jour près de vous au ciel. »

Non contentes de prodiguer leurs soins aux

blessés, ces femmes compatissantes à toutes les douleurs essayaient de consoler les veuves, les orphelins que la guerre avait faits. Voici une lettre, écrite par une Sœur de Charité, qui a été lue en chaire, à Edimbourg, par un ministre protestant, et qui a attendri tous les auditeurs. Elle est adressée à la veuve d'un soldat anglais :

« Chère mistress G....,

» J'ai promis de vous écrire et de vous raconter tout ce qui concerne votre mari. Vous savez déjà, je pense, qu'il avait été très grièvement blessé par un éclat d'obus. Il souffrait beaucoup de sa blessure, mais les souffrances ont ensuite paru moins vives, et nous avons eu un moment l'espoir de le sauver ; mais Dieu en avait ordonné autrement. L'amputation de la main droite a d'abord été jugée nécessaire ; il a supporté l'opération aussi bien qu'on pouvait l'espérer dans son état de faiblesse, et il a paru soulagé ; mais hier, il a commencé à perdre le peu de forces qui lui restaient ; il pouvait à peine parler, et il est allé s'affaiblissant ainsi peu à peu jusqu'à cet après-midi, quatre heures, moment où il a rendu le dernier soupir. Tout ce qu'il était possible

de faire pour lui, on l'a fait. Il avait été placé sur un lit tout à la fois chaud et bien aéré, et on s'est empressé de satisfaire tous ses désirs et même ses moindres fantaisies. Il tenait beaucoup à ce que sa montre et quelques autres petits objets vous fussent envoyés à vous et à ses enfants ; son capitaine les a confiés à un sergent estropié qui, dans un jour ou deux, s'embarquera pour l'Angleterre. Il m'a prié aussi de vous écrire, si Dieu le rappelait à lui, et de vous faire connaître le plus tôt possible tout ce qui le concerne. Il parlait souvent de vous et de vos enfants avec la plus vive tendresse ; votre avenir l'occupait et l'inquiétait, mais il voyait approcher la mort avec une soumission complète à la volonté de Dieu. Il a montré constamment une grande résignation, beaucoup de patience et la plus grande douceur vis-à-vis de ceux qui l'approchaient. Tout le monde aussi dans la salle où il se trouvait a été pour lui plein d'égards, de respect, et chacun a fait ce qu'il a pu pour lui rendre sa fin moins amère. Je l'ai vu tous les jours pendant la dernière semaine, et j'ai fait pour lui tout ce qui était en mon pouvoir. Je n'essayerai pas de vous consoler, car je sens que ce doit être là pour vous un coup terrible ; je me

bornerai à vous dire de penser souvent que Dieu est un tendre Père, que dans nos afflictions il faut voir quelquefois un don de sa miséricorde; que ce qui est un grand chagrin pour vous est peut-être une joie bien plus grande pour votre mari, à qui la résignation et les sentiments de charité dont il a fait preuve ont été certainement comptés là-haut; et je suis sûre que vous l'aimiez trop pour le ravir au séjour du ciel. Je ne puis que vous promettre de prier pour lui, pour vous et pour vos enfants. Que Dieu vous bénisse et vous console tous!

» Je suis, ma chère mistress G....,

» Votre fidèle en Jésus-Christ,

» Sœur Marie de Gonzague.

» Hôpital de Scutari, 24 novembre. »

III

Le mois de Marie et la Fête-Dieu.

Partout où se trouvaient les aumôniers et les Sœurs de Charité, la France catholique se trouvait tout entière, avec ses saintes habitudes, sa foi, sa piété vive et sa dévotion envers Marie. Aussi, quand vint le mois de mai, les religieuses et les soldats célébrèrent en commun la Reine des Anges, la Tour de David, Celle *qui est comme le lis parmi les épines*, et qui apparaît *terrible comme une armée rangée en bataille*. Dans les salles ou les chapelles de ces édifices qui, jusqu'à notre occupation, n'avaient été que l'oratoire de la mosquée, un autel avait été élevé à Marie ; on prenait soin de le décorer avec un goût qui prouve que chaque régiment a ses *artistes*. Là, des colonnes ont été

sculptées comme par enchantement; ici, les marbres les plus précieux ont été imités avec toutes leurs nuances. Ces créations en papier ou en couleurs sont le chef-d'œuvre de quelque blessé ou convalescent qui consacre à la sainte Vierge ses loisirs. Tel autre s'est rappelé qu'il avait été longtemps élève de l'Ecole des beaux-arts, et il a demandé des crayons; il dessine une image de saint : c'est un confesseur pontife dont la fête approche, et comme il est le patron de M. l'aumônier, ce sera l'offrande de sa reconnaissance. La tête a bien la mitre et le nimbe de la sainteté; mais l'auteur est un zouave, et le type du guerrier domine tellement dans ces conceptions que le bienheureux évêque a l'air de monter à l'assaut de Sébastopol.

Chaque maison a aussi organisé son chœur de cantiques. Tous les musiciens et les talents de société s'empressent d'y prendre part. Il se trouve même parmi eux des compositeurs, et leurs chants à Marie sont répétés avec un harmonieux ensemble par tous les camarades qui se préparent avec soin pour la soirée. Lorsque les litanies de la sainte Vierge ont été chantées avec les Sœurs, dont les

voix douces et pures se mêlent admirablement aux mâles accents des soldats, l'aumônier fait l'instruction du jour, qui est écoutée avidement par un auditoire recueilli. Quelquefois, la salle ne peut contenir la multitude des auditeurs, et les pauvres blessés s'y font porter une demi-heure d'avance pour être assurés de leur place. C'est le plus beau moment de la journée pour eux, et, au fond, la meilleure distraction dans un pays où tout leur est étranger et inconnu, à commencer par la langue; et où ne se trouve aucun des amusements de France. Qui sait combien d'âmes ont été sauvées de l'ennui, voisin du désespoir, par ces belles solennités du mois de Marie, ces chants, ces parfums, ces saintes paroles, ces pompes catholiques improvisées à deux pas du palais du sultan, dans la capitale de l'islamisme?

La Fête-Dieu fournit l'occasion d'une démonstration publique et splendide. Un village aux portes de Constantinople, Bebek, a vu le triomphe de l'Eucharistie; la sainte Hostie s'est vue portée processionnellement dans les rues, sous des nuages d'encens et de roses effeuillées. Les élèves des Sœurs jetaient des fleurs, et les militaires avaient

élevé des arcs de triomphe, formés par des fusils, des sabres et des baïonnettes, mêlés à de beaux orangers et de gigantesques citronniers. Le départ de nos troupes pour la Crimée privant la procession de la musique militaire qui l'aurait accompagnée, les catholiques songèrent à en demander une au gouvernement turc. Ils s'adressèrent au grand-maître de l'artillerie, à Fethi-Amed, et celui-ci accorda gracieusement sa musique, qui marcha en tête de la procession. Mais ce n'est pas tout : un officier ottoman et sa compagnie, en armes et en grande tenue, servirent d'escorte et formaient la haie parallèle aux côtés du clergé, qui alternait ses chants avec la musique. On ne distingua les musulmans qu'au moment de la bénédiction, quand les catholiques, laïques et soldats, fléchirent les genoux sous la main du prêtre qui élevait le radieux ostensoir. Quel spectacle ! et que de consolantes espérances il doit faire concevoir pour l'avenir ! l'avenir, qui verra peut-être la ville de Constantin rendue à l'unité de la foi, et les fils du Croissant devenus les adorateurs de la Croix ! Si ce grand, si ce bienheureux jour arrive, la charité catholique aura, dans les desseins de la Providence,

contribué à son avènement ; car la charité est forte comme la mort, elle adoucit la haine, elle dissipe les ténèbres de l'erreur.

Le nom du village de Bebek, où eut lieu cette belle démonstration catholique, nous rappelle un autre fait qui prouve une fois de plus l'estime que les Sœurs de Charité ont inspirée au chef de l'empire ottoman.

Elles avaient fondé dans ce village un petit établissement comprenant une école, un ouvroir pour les petites filles et une crèche pour les enfants trouvés ; mais l'argent leur manquait pour l'acquisition de la maison, où ces œuvres si utiles étaient établies. Elles conçurent l'idée de faire connaître leur embarras au sultan, persuadées qu'il leur viendrait en aide. Une requête fut rédigée en conséquence ; mais la difficulté était de la faire remettre. L'une des Sœurs, plus hardie que les autres et qui s'explique en turc tant bien que mal, consentit à s'en charger. Elle se plaça sur son passage un vendredi, alors qu'il se rendait à la mosquée, et montra son papier que l'un des aides de camp eut l'ordre de recevoir.

Plusieurs jours s'étaient passés sans qu'elles re-

çussent une réponse ; les saintes filles commençaient à s'inquiéter et à douter que le sultan eût daigné lire leur pétition. Celle qui l'avait remise proposa d'aller demander la réponse, ce qui fut accepté à l'unanimité. Comme la première fois, elle se rendit sur le passage d'Abdul-Medjid ; mais ce jour là, il était allé par eau dans une des mosquées qui s'élèvent sur les rives du Bosphore. La Sœur ne recula point ; elle entra dans un caïc, et attendit aux environs du palais le retour du sultan. Au bout de quelque temps, l'embarcation impériale parut au loin, et, selon l'usage, le batelier se prépara à ramer pour aller se mettre à une distance respectueuse. Mais la Sœur s'y opposa, et fit si bien que le sultan la remarqua et fit arrêter son bateau, en faisant signe à la religieuse de s'approcher. Lorsque le caïc fut assez près, le sultan se leva ; la Sœur voulut en faire autant, mais la houle étant assez forte en cet endroit, il l'obligea à s'asseoir et l'invita à lui dire en français ce qu'elle désirait. Elle obéit et s'expliqua en peu de mots. Le sultan lui répliqua qu'il croyait cette affaire terminée depuis longtemps ; mais que, puisqu'il en était autrement, il allait, en rentrant, donner de nouveaux ordres,

et qu'elle pouvait se retirer tranquille. Et ce ne fut qu'après l'avoir saluée gracieusement que le souverain se rassit dans son bateau de parade.

Le lendemain, un des officiers du palais vint remettre à la supérieure de Bebek les 80,000 piastres (20,000 fr.) qu'elle avait fait demander au sultan pour achever son œuvre charitable.

Les immenses travaux qu'avaient acceptés les Sœurs dans les hôpitaux et les ambulances, ne suffisaient pas à leur zèle et ne contentaient pas cette charitable ardeur dont elles étaient dévorées; elles demandèrent au général Pélissier la permission d'aller sur les champs de bataille, dans les tranchées, sous le canon des Russes, pour y recueillir les blessés. Le général refusa cette demande, en admirant le courage compatissant qui l'avait dictée, et il répondit aux Filles de Saint-Vincent que leur liberté et leur vie étaient trop précieuses à la France pour qu'il pût consentir à ce qu'elles s'exposassent ainsi. On assure que les Sœurs de Charité piémontaises, plus heureuses, ont obtenu des généraux de leur armée la grâce que leurs Sœurs de France avaient vainement sollicitée, et qu'elles ont pu offrir à Dieu un

nouveau gage de leur amour en bravant la mort, sur le champ de bataille, pour le salut de leurs frères. *Nul*, répétons-nous avec l'Evangile, *n'aime plus que celui qui donne sa vie pour ses amis.*

IV

Miss Nightingale et ses compagnes.

Le protestantisme a essayé de créer des Sœurs hospitalières, afin de les opposer à nos religieuses; il était mû par un double sentiment : la compassion et l'envie; la compassion envers les pauvres soldats anglais qui languissaient abandonnés, et l'envie envers le catholicisme, qui, sans peine, sans efforts, voyait accourir à son premier appel une légion d'anges consolateurs prêts à donner leur vie aux êtres souffrants. Ce dévouement avait eu un grand retentissement en Angleterre; les journaux, la tribune avaient retenti des plaintes de l'armée anglaise, qui tombait, décimée par la maladie et la rigueur des saisons, sans qu'un secours intelligent, un regard compatissant et pieux vînt adoucir l'ago-

nie de ces malheureux mourant loin de leur patrie. Les Anglais comparaient leur sort à celui des Français, qu'avaient suivis des médecins savants et dévoués, des aumôniers saints et intrépides, des Sœurs de Charité que rien ne rebutait; les Français enfin, qui, au milieu des hasards de la guerre, étaient environnés de tous ces soins nécessaires à l'âme et au corps, et qui retrouvaient au milieu des camps une famille dévouée. La différence entre la situation des deux nations était trop marquée, et les protestants s'efforcèrent d'opposer quelque chose à ce dévouement catholique, qui faisait de si grandes actions avec une si merveilleuse simplicité.

Quelques dames, les unes pieuses, les autres enthousiastes, toutes zélées, se sont rendues en Crimée sous un costume plus ou moins religieux, en emmenant avec elles des servantes. Elles s'étaient placées sous la direction d'une femme distinguée, miss Nightingale, qui consacre sa fortune aux œuvres de bienfaisance. L'Angleterre entière applaudit à cette résolution, et le départ de miss Nightingale et de ses compagnes fut environné de beaucoup d'éclat. Ces dames arrivèrent en Turquie

et installèrent les servantes gardes-malades dans les hôpitaux affectés aux Anglais; mais ces filles, n'étant soutenues ni par le dévouement, ni par l'amour-propre, ni même par la fantaisie, ne répondirent pas à l'attente de leurs maîtresses. Un journal protestant, *la Tribune*, de New-York, disait, à ce sujet, « que les gardes-malades payées pour prendre soin des blessés anglais étaient très zélées au début et se faisaient gloire de leurs honorables fonctions, mais que bientôt elles prirent d'autres allures, et que la plupart des dames placées à la tête de l'œuvre durent l'abandonner après avoir fait de vains efforts pour empêcher le mal. » L'une d'elles, miss Lawfield, eut le bonheur de comprendre la portée de cette expérience et se fit catholique.

Dès le début, presque personne ne voulut croire dans l'armée anglaise au succès de cette contrefaçon des Sœurs de Charité. Les officiers reçurent froidement ces nouvelles gardes-malades, et les soldats leur montrèrent peu de respect. Ils sentaient instinctivement que le protestantisme ne pouvait porter de pareils fruits, et qu'à ce tronc rabougri de la religion des Luther et des Henri VIII man-

quait la sève généreuse qui fait éclore les grands dévouements.

Cependant, à son retour en Angleterre, et quel qu'eût été le mauvais succès de sa mission, miss Nightingale fut accueillie par les plus vives démonstrations de la reconnaissance publique. La reine lui envoya un présent avec une lettre de sa main; les villes où elle passait lui firent de brillantes ovations; on tint des *meetings* en son honneur; elle fut l'héroïne du jour, et la Grande-Bretagne ne crut pouvoir assez payer, par ses bruyantes démonstrations, l'intention charitable qui avait conduit cette dame en Crimée.

Trois cents Filles de la Charité sont parties de France pour l'Orient; trente y ont succombé en peu de mois; d'autres, en grand nombre, ont vu, dans ces nobles labeurs, leur santé gravement altérée et pour toujours; celles qui ont survécu sont rentrées en France à petit bruit et se sont renfermées aussitôt dans l'obscurité de leur vie ordinaire dont un grand danger public avait seul pu les faire sortir. Elles ont fui l'éclat, elles ont évité les ovations, elles ont craint jusqu'aux plus légitimes témoignages de la reconnaissance nationale. On

ignore les noms de ces héroïnes de la charité ; on ignore même leurs saintes actions ; on sait seulement qu'elles ont veillé et prié auprès de nos soldats, qu'elles y ont dépensé leur force et leur vie. Ce que l'on a appris d'elles, on le doit à l'expansive gratitude de ceux qu'elles ont soignés et consolés. Elles-mêmes ont caché avec un soin jaloux leurs noms, leurs œuvres, leurs sacrifices ; les lettres qu'elles ont écrites à leurs compagnes, à leurs supérieures de France, ont été dérobées à la curiosité publique ; on n'a su d'elles que ce qu'elles n'ont pu cacher, qu'elles se sacrifiaient et qu'elles mouraient. Voilà la charité catholique dans sa beauté immortelle : s'immolant pour le prochain, et ne voulant de témoin et de récompense que Dieu seul !

M. de Barente, dans son rapport à l'Académie sur les prix Monthyon, a justement apprécié les services, les vertus et l'humilité des Filles de Saint-Vincent de Paul :

« Qui de nous, dit-il, avait jamais pensé à décerner un prix aux pieuses filles qui se sont consacrées au service des pauvres et des malades ? Elles ont accepté la vertu que nous voulons récompenser

pour condition de leur existence ; elles suivent sans relâche ni interruption cette vocation de dévouement ; nous n'avons pas à recueillir les titres qu'elles ont à notre reconnaissance. Ce n'est point tel ou tel acte de vertu, c'est l'emploi de leur vie entière qui mérite notre vénération : l'habit qu'elles portent est le signe de l'honneur qui lui est dû.

» Toutefois, en ce moment, le zèle, le courage de nos Sœurs de Charité, dont l'institution est enviée, et que veulent imiter toutes les religions et les nations civilisées, ont un caractère si admirable, et l'on peut dire si glorieux pour la France, que la pensée nous était venue de consacrer la mémoire des saintes filles qui sont allées mourir en soignant nos soldats malades ou blessés. Il nous semblait qu'en inscrivant leurs noms sur un marbre qui eût été placé sous les voûtes de Notre-Dame ou des Invalides, nous aurions consacré le souvenir de ce dévouement, et que ce modeste monument aurait, à juste titre, pris place parmi les trophées de la guerre de Crimée. On aurait pu dire comme Jeanne d'Arc : *Elles ont été à la peine, elles doivent être à l'honneur*.

» En y réfléchissant, l'Académie n'a point pensé

qu'il lui fût permis de prendre cette détermination que n'autorise aucun précédent. Il eût fallu, disait-on, l'assentiment de l'autorité archiépiscopale pour l'admission du marbre commémoratif dans une église. Cet assentiment aurait dû être précédé d'un avis demandé à la supérieure des Sœurs, et peut-être leur abnégation chrétienne aurait résisté à une mention honorifique. On ajoutait qu'il aurait fallu demander à l'autorité supérieure l'autorisation d'un emploi inusité du fonds spécial de la dotation. L'autorisation n'aurait, certes, pas été refusée. Une telle pensée ne s'écarte pas des intentions de M. de Monthyon; lui-même nous a donné, pour être placé dans cette salle, un buste de Madame Elisabeth, où vous lisez pour toute inscription : A LA VERTU ! et assurément, il n'a pas cru dérober la dépense de ce marbre au fonds des prix de vertu.

» Mais les scrupules de l'Académie ont inspiré des regrets; elle m'a chargé d'en faire mention dans ce rapport. Le but moral si justement désiré par les auteurs de cette proposition doit être, a-t-on dit, atteint sous une autre forme, par la désignation publique d'un héroïsme dont le principe et la récompense ne sont pas ici-bas. Ces paroles, pro-

noncées et reproduites, seront la véritable inscription dont la noble idée avait été présentée à l'Académie.

» Ainsi que les soldats à qui elles sont allées prodiguer des soins et des consolations, les Sœurs de Charité seront donc honorées collectivement. Comme eux, elles ont fait le sacrifice de leur vie au devoir, et leurs noms resteront inconnus. La récompense ne leur sera pas donnée sur la terre : elles ont choisi la meilleure part. »

Un autre orateur, M. le baron de Maistre, présidant une Conférence de Saint-François-Xavier, à Bourges, appréciait en ces termes la guerre de Crimée et le dévouement des Sœurs :

« .... Sur ces plages de Crimée, que de traits à choisir entre mille pour le triomphe de la religion et de la France ! Toutes ces nobles poitrines, portant, avec le signe de la foi, l'image de Marie ! Aussi, Messieurs, c'est par la foi et le dévouement qu'elle inspire que nous avons été le plus grand de tous les peuples engagés dans la guerre. Quels soldats ont été semblables aux nôtres ! quelle science, quel courage n'ont pas montré nos officiers, nos généraux ! Partout que de noble sang

versé ! que de précieuses vies glorieusement éteintes !

» Grâce, Seigneur, grâce pour ces âmes si chères, véritables martyres du devoir et de l'honneur ! Entendez-les s'écrier comme David du haut du ciel : Tendez-nous la main et délivrez-nous !

» Messieurs, à de si grands sacrifices, Dieu a voulu donner des gages de son infinie bonté, des espérances toutes particulières de sa miséricorde. Que sont, en effet, au milieu de la mêlée, dans les ambulances, dans les hôpitaux, partout où règnent la souffrance et la mort, ces vénérables prêtres, ces saintes Filles de la Charité ? C'est la consolation, le bonheur, la plus douce image de la Providence. Il faut savoir, comme le disait si bien un noble enfant de la France, tout ce que souffre parfois le cœur d'un pauvre soldat loin de tout ce qui lui est cher, pour comprendre l'émotion que fait éprouver la voix d'une Sœur de Charité : c'est une mère, c'est une sœur ; c'est plus que cela, c'est un ange ! « Ah ! disait un vieux soldat tout mutilé, entouré de ses camarades, pourvu que nous ayons des Sœurs pour nous soigner, des prêtres pour nous bénir dans le danger, le gouvernement peut tout nous demander : nous nous jetterons à la mer s'il le faut ! »

» Qu'à jamais béni soit le cœur qui a conçu l'admirable pensée de donner à notre armée des aumôniers et des Sœurs de Charité! que sur lui, sur la France tout entière retombent comme une douce rosée ces bénédictions de nos soldats mourants, ces larmes de bonheur, ces paroles de salut si abondantes et si glorieuses! Quelle moisson pour le ciel! quel triomphe! Officiers et soldats, tous voulaient mourir en chrétiens; le zèle le plus sublime pouvait à peine répondre, jour et nuit, à des appels si touchants. Et ces bons prêtres, ne prenant ni repos ni nourriture, s'épuisaient de fatigue, offraient à Dieu ces âmes généreuses si bien disposées, et, succombant à leur tour, allaient recevoir la plus brillante couronne! Jamais le respect humain n'a reçu peut-être un coup plus violent : il est dans la poussière, qu'il y reste; nos braves soldats l'ont foulé aux pieds! »

Ces paroles, ce livre que nous écrivons, et tant d'autres écrits consacrés à leurs louanges, resteront également ignorés des Sœurs de la Charité. En vain le monde admire leur vertu : ces éloges n'auront pas le pouvoir d'enfler des

cœurs que l'humilité défend si bien; petites à leurs propres yeux, elles se considèrent, selon la paroles du Seigneur, comme des servantes inutiles, et, confondues parmi leurs compagnes, humbles, anéanties, les héroïnes de la Crimée, aux pieds des autels,

« Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire (1) ! »

(1) Delphine Gay, *les Sœurs de Sainte-Camille.*

V

Etablissements catholiques en Orient.

Le dévouement des prêtres et des religieuses que la France, la nation missionnaire, a envoyés en Orient, a frappé d'un saint respect les peuples assis dans la nuit de l'erreur. L'entêtement héréditaire des musulmans, les préjugés des schismatiques ont cédé devant cette force irrésistible et attrayante de la charité; mais ce triomphe serait court, si nos établissements chrétiens en Orient ne devaient en conserver le souvenir, si les bienfaits qu'ils répandent tous les jours, goutte à goutte, ne venaient perpétuer la mémoire de ces actes sublimes mais passagers; car l'héroïsme n'est pas le cours ordinaire des choses ici-bas. Il ne sera donc pas sans intérêt de retracer les œuvres de la charité française sur cette terre qui a vu les

triomphes de la France à main armée, et de dire un mot de ces établissements qui, établis par d'humbles prêtres et de simples filles, ont acquis en Orient à notre patrie une influence sans rivale.

Depuis longtemps déjà, les Lazaristes, les Sœurs de la Charité, les Frères de la Doctrine chrétienne, les Conférences de Saint-Vincent de Paul se sont établis dans les principales cités de l'Orient. La Turquie, la Grèce, l'Egypte, la Syrie ont vu fonder, au nom du catholicisme et de la France, des collèges pour l'instruction supérieure, des écoles gratuites pour les deux sexes, des ouvroirs, des orphelinats, des salles d'asile, des crèches, des dispensaires, destinés à secourir les pauvres et les malades sans distinction de nation ou de croyance. Ce que toutes ces œuvres ont déjà fait pour la cause de la vraie civilisation et de l'action prépondérante de la France est incalculable. Ce qu'elles sont destinées à produire encore, c'est le secret de Dieu et de l'avenir; mais, dès maintenant, il est facile de prévoir que la douce influence de la charité pourra seule rétablir l'unité et l'harmonie sur cette terre si profondément divisée de culte, de race et d'opinion.

Le premier établissement des Lazaristes fut fondé à Constantinople, en 1774. Les missionnaires s'établirent d'abord dans le bel enclos de Saint-Benoît, situé à Galata, à peu de distance de la porte de Péra. Depuis cette époque, malgré de nombreuses vicissitudes, des embarras et des persécutions de toute nature, ils sont demeurés à leur poste. En 1822, ils se virent réduits au nombre de trois; aujourd'hui, ils comptent, seulement dans Constantinople, deux établissements : le magnifique collège de Bebek, situé au bord de la mer, à une lieue seulement de la ville, et où une nombreuse jeunesse reçoit une éducation très-soignée, et une maison plus spécialement destinée aux missions.

Les Sœurs de la Charité ont trois maisons à Constantinople.

Dans la première, confiée aux soins de trente-huit Sœurs, il y a un pensionnat de cent jeunes filles, un orphelinat où cent trente pauvres orphelines ont été recueillies et sont formées à diverses professions, des classes externes et des ouvroirs qui reçoivent quatre cents enfants, un catéchuménat pour l'instruction des hérétiques et des schismatiques convertis, enfin un établissement d'enfants

trouvés. Le même établissement contient en outre un dispensaire et une pharmacie où se distribuent journellement des secours à plus de quatre cents malades.

La seconde maison est desservie par douze Sœurs. Elle est particulièrement consacrée à l'hôpital français, où des malades de toute nation et de toute religion viennent de tous les points implorer le secours de la charité. Mais elle contient de plus les classes externes où sont reçues chaque jour plus de trois cents enfants.

Enfin, elles ont, sur la côte d'Asie, un établissement où elles dirigent une colonie agricole d'orphelins et d'enfants trouvés.

Les Lazaristes et les Sœurs de Charité ont pour auxiliaires, à Constantinople, des Frères de la Doctrine chrétienne qui se consacrent à l'instruction gratuite d'un nombre considérable d'élèves de tout âge, de toute nationalité et de toute religion, et qui enseignent simultanément à leurs élèves la langue turque et la langue française; — de plus, plusieurs Conférences de Saint-Vincent de Paul, composées surtout de Français; elles donnent leurs soins à plus de cinq mille familles. Aux Confé-

rences se joint une association de Dames de Charité.

En résumé, vingt prêtres lazaristes, plus de cinquante Sœurs de Saint-Vincent de Paul, trente Frères de la Doctrine chrétienne, telles sont, sans compter l'armée laïque des Conférences, les forces dont dispose la charité à Constantinople.

La seconde ville de l'empire ottoman, Smyrne, possède deux maisons de Lazaristes et trois maisons de Sœurs de Saint-Vincent de Paul, divisées, comme à Constantinople, en pensionnat, hôpital et orphelinat. Les îles de la Grèce sont enrichies des mêmes œuvres.

Les institutions et les œuvres de charité ont pris un développement très-rapide en Egypte, grâce à la protection déclarée de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha. Là aussi nous trouvons des Lazaristes, des Sœurs de Charité, des Frères des Ecoles chrétiennes et des Conférences de Saint-Vincent de Paul, qui rivalisent de zèle et de dévouement avec les Pères de Terre-Sainte, qui, depuis tant de siècles, édifient la chrétienté en gardant, à travers mille dangers, les lieux consacrés par la présence de notre Sauveur.

A Alexandrie, il y a deux établissements de

Lazaristes, un collège et une maison de missions. On y trouve, en outre, deux maisons de Sœurs de Charité : 1° l'hôpital européen, dirigé par sept Sœurs et dans lequel sont reçus les malades de toutes les nations ; 2° la maison de la Miséricorde, qui contient, sous la direction de vingt-deux Sœurs, pensionnat, orphelinat de jeunes filles, établissement d'enfants trouvés, classes externes et ouvroirs qui reçoivent trois cents enfants. Une réunion de Dames de Charité, une Conférence de Saint-Vincent de Paul, un établissement de Frères de la Doctrine chrétienne partagent, à Alexandrie, les travaux des Lazaristes et des Sœurs de Charité.

Si, malgré les préjugés du schisme oriental et du fanatisme musulman qui règnent souverainement en Turquie, en Grèce et en Egypte, la charité catholique a réussi à fonder des œuvres durables dans ces contrées, elle ne pouvait rester inactive en Syrie, où l'on rencontre des populations entières qui ont su conserver intact le précieux dépôt de la foi que les Apôtres avaient confié à leurs pères. Aussi l'influence des établissements charitables est-elle, dans ce pays, très-féconde et très-multipliée. Les Lazaristes, les Jésuites, les Pères

de Terre-Sainte se partagent en Syrie la tâche de l'éducation et de la charité. A Beyrouth, quatorze Sœurs de Charité se dévouent aux œuvres de zèle et de miséricorde. Elles sont extrêmement aimées de la population, qui conserve un reconnaissant souvenir du dévouement qu'elles ont montré pendant l'épidémie cholérique qui éclata dans cette ville en 1849. A cette époque, une d'elles mourut atteinte du fléau. Toute la population voulut assister à ses funérailles, et l'on vit les Grecs, les Turcs, les Arabes, les catholiques suivre son convoi et confondre leurs larmes dans une même douleur, comme l'humble Fille de Saint-Vincent les avait tous confondus dans l'immensité de son dévouement et de son amour. Frappées de tant d'abnégation, les autorités turques ont toujours donné aux Sœurs de Beyrouth des preuves de leur confiance et de leur estime. Un voyageur bien digne de foi, Mgr Meslin, s'exprime à ce sujet en ces termes :

« Ces jours derniers, dit-il dans son journal de » voyage, après l'arrivée du nouveau pacha, les » autorités ont été changées; plusieurs de ces fonc- » tionnaires ont témoigné à la supérieure le cha-

» grin qu'ils ont de quitter Beyrouth, en ajoutant
» que leur seul regret était d'être transférés dans
» une ville où il n'y a pas de Sœurs de Charité.
» Un d'eux, qui avait eu le choléra et qui avait été
» soigné par la supérieure, l'a suppliée, en la
» quittant, de lui permettre de demeurer en cor-
» respondance avec elle. Il ne faut pas oublier que
» ce sont des Turcs qui expriment de pareils sen-
» timents et qui demandent quelquefois à ces reli-
» gieuses si elles sont descendues du ciel, ne com-
» prenant pas que des femmes sur la terre puissent
» porter à leurs semblables une affection aussi
» angélique. On l'a dit, et il faut bien le redire
» tout haut : Si les anges du ciel se manifestaient à
» la terre, pourraient-ils se montrer à l'humanité
» sous des apparences plus dignes de leur céleste
» nature ? »

A Antoura, dans le Liban, les Lazaristes possèdent un collège dans lequel les études, moins fortes qu'à Constantinople ou qu'à Smyrne, répondent cependant à toutes les nécessités du pays. L'enseignement s'y fait en français, en italien et en arabe.

Les mêmes religieux possèdent aussi à Tripoli une maison de mission et de retraite ecclésiastique

dans laquelle ils instruisent le clergé indigène destiné à évangéliser les campagnes. Ils ont des établissements semblables à Alep et à Damas. Dans cette dernière ville, qui est en quelque sorte le boulevard de l'islamisme en Orient, ils ont ouvert deux écoles, et ils les voient fréquentées par des enfants de diverses religions.

Les Sœurs ont également à Damas des œuvres diverses. Leur établissement dans cette ville, si longtemps hostile aux chrétiens, où ceux-ci ne pouvaient entrer qu'en couvrant leur tête du turban, leur établissement a été provoqué par les Damasiens eux-mêmes, à la nouvelle du dévouement dont les Sœurs avaient fait preuve à Beyrouth pendant le choléra. Elles furent reçues avec enthousiasme, et elles continuent leur œuvre avec toute sorte de bénédictions.

On le voit, la France chrétienne creuse sur cette terre antique de l'Orient un laborieux sillon, et l'on est en droit d'attendre de ces travaux une récolte abondante. Tant de charité après tant d'héroïsme, tant de bienfaits et tant de sang versé ne demeureront pas toujours stériles, et la vérité finira par pénétrer dans ces cœurs que la charité a

déjà touchés. Nos Pères, nos Sœurs de Charité ont précédé notre armée en Orient ; ils y restent après elle, ils y travaillent à l'œuvre de civilisation pour laquelle elle a combattu ; soldats pacifiques de la grande cause de Dieu, leurs paroles, leurs labeurs, leurs bienfaits concourent à éloigner la barbarie, à dissiper l'erreur, à faire pénétrer dans les âmes les rayons de l'éternelle vérité, et si un jour cet Orient, berceau du christianisme, revient à l'unique Eglise de Jésus-Christ, si la femme est affranchie, la famille reconstituée, la société régénérée, le monde s'étonnera et se demandera à qui sont dues de si grandes choses.... Alors ceux qui connaissent les voies secrètes de la Providence loueront Dieu, qui aura parlé à ces peuples par la science et le zèle des prêtres et la bonté bienfaisante des Sœurs de la Charité.

VI

Quelques détails sur les aumôniers.

Nous ne consacrons que quelques pages à la mémoire bénie de ces prêtres qui ont suivi notre armée des hôpitaux de Gallipoli jusque sous les murs de Sébastopol, et pourtant ils mériteraient un livre, un poëme, ces hommes admirables à qui le zèle des âmes communiquait une intrépidité égale à celle des plus vaillants soldats. Qui pourra oublier le P. Parabère, gravissant courageusement sur l'affût d'un canon les hauteurs de l'Alma, pour ne pas quitter ses soldats, ses enfants, sous le feu de l'ennemi? le P. Gloriot, veillant, pendant six semaines, jour et nuit, au chevet des cholériques, et conquérant enfin la mort dans ces généreux combats? le P. de Damas, logeant sous sa tente les malades atteints du typhus et leur rendant ces soins

minutieux et vils que la charité ennoblit seule? N'était-ce pas avec justice que les soldats mourants nommaient ces prêtres *leur* Père, leur tout (1)? Mais, ainsi que les Filles de la Charité, le corps des aumôniers paya par de grands sacrifices les services immenses qu'il rendit à l'armée. Trente-quatre prêtres accompagnèrent l'expédition ; douze d'entre eux sont morts, et dix ont été si gravement malades qu'ils ont dû suspendre ou cesser leur service.

Voici, par ordre de date de décès, les noms de ceux qui ont succombé :

MM. Vandrey, Ferrari, Gloriot, de Geslin, Papin, Gauthier, Rupert, Hauvert, Huré, Delclos, de Reinach et Strickland. Le P. Strickland, anglais, n'ayant pas de malades dans sa division,

(1) Hier, écrivait le P. de Damas, un pauvre enfant reçoit une balle dans le ventre. Je vais à lui, et il me dit : *Je suis perdu !* Je lui adresse quelques paroles de piété ; il les reçoit avec ardeur, se confesse et reçoit l'absolution. Je me retirais lorsque j'entends mon infortuné s'écrier : *Papa ! papa !* Je reviens à lui pour l'engager à ne pas se tourmenter vainement et à diriger ses regards vers le ciel. « Mais c'est à vous que je m'adresse, c'est vous que je veux, reprit-il ; n'êtes-vous pas en réalité *mon père et mon tout ?* » Il est mort peu après.

visitait chaque jour une ambulance française où se trouvaient des malades atteints du typhus; c'est ainsi qu'il a été victime de la contagion.

Voici des détails particuliers sur quelques-uns de ces généreux soldats de Dieu, morts au milieu des hôpitaux, que Fénelon appelait si justement le champ de bataille des prêtres.

LE P. GLORIOT

Le P. Gloriot naquit à Pontarlier, département du Doubs, en 1810. Un de ses oncles, qui était membre de la Compagnie de Jésus, prit soin de son éducation et le fit entrer au séminaire de Saint-Acheul. Après des études brillantes, il fut admis à faire son noviciat. Devenu membre de la Compagnie de Jésus, il alla à Fribourg, en Suisse, dans le célèbre collège que son ordre y possédait. Il y est demeuré l'espace de dix-sept à dix-huit ans, occupé à parcourir la carrière non moins longue qu'épineuse de tout l'enseignement collégial. Au moment où la révolution suisse vint fermer cet établissement, il était professeur des hautes études.

Obligé de quitter la Suisse, le P. Gloriot revint

en France. Le projet d'un collège à Dôle lui réussit à merveille, grâce à la protection de personnes influentes. Il en était le supérieur, quand le succès de certaines prédications vint le faire changer de carrière. Lorsque la campagne d'Orient fut résolue, il se trouvait à Paris, prêchant dans l'église de Notre-Dame de Lorette. Le maréchal Saint-Arnaud eut occasion de le voir et le demanda à ses supérieurs. Après une petite excursion à Constantinople, le P. Gloriot se trouvait de retour à Gallipoli, juste au moment où le choléra exerçait d'affreux ravages dans le camp français. Lui-même a raconté quelle fut sa vie durant ces jours terribles. « J'étais seul, écrivait-il, au milieu des malades. Pour les confesser, j'étais obligé de me tenir à genoux à côté d'eux. Là seulement j'ai bien compris que, pour sauver les âmes à Jésus-Christ, il faut être prêt à subir avec lui la double agonie du corps et de l'âme. Ma plus grande épreuve, c'était mon isolement; je suis resté six semaines sans pouvoir me confesser, et en voyant tout succomber autour de moi, je n'avais pas même l'espoir d'être assisté par un prêtre à mes derniers moments. Dieu évidemment me conservait pour que je pusse admi-

nistrer les secours de la religion à tant d'âmes bien préparées; car si l'épreuve a été grande, grande aussi a été la consolation.

» Toutes les fois que j'entrais dans ces lieux désolés, je m'entendais appeler de toutes parts : « Monsieur l'aumônier, venez à moi; hâtez-vous de me réconcilier avec Dieu, car je n'ai plus que quelques instants à vivre! » D'autres me serraient affectueusement la main et me disaient : « Que nous sommes heureux de vous avoir au milieu de nous! Si vous n'étiez pas là, qui nous consolerait dans nos derniers moments? » Plusieurs me donnaient l'adresse de leurs familles, en me priant d'écrire à leurs parents qu'ils étaient morts en bons chrétiens. J'en ai vu qui recueillaient le peu de forces qui leur restait pour chercher au fond de leurs poches quelques pièces de monnaie, qu'ils me remettaient en me disant de faire prier Dieu pour eux après leur mort.... Sous l'impression de terreur que causait le choléra, les sentiments de la foi se ranimaient dans tous les cœurs. Les officiers étaient les premiers à recourir à mon ministère, et ils venaient me trouver à toutes les heures du jour et de la nuit. Quelquefois j'entendais leur confes-

sion en me rendant d'un hôpital à l'autre; d'autres fois je les rencontrais m'attendant sur les escaliers intérieurs de l'hôpital. Je m'appuyais sur les mêmes escaliers; ils se mettaient à genoux à mes côtés et recevaient le pardon de leurs fautes. Quelquefois ils m'apercevaient dans la rue; ils descendaient de cheval, me remerciaient affectueusement, et ajoutaient presque toujours : « Surtout si je suis atteint, ne manquez pas de vous rendre au premier appel. » Tous les soirs, nous avions une cérémonie religieuse pour l'enterrement des officiers. Un jour que j'avais sous les yeux sept ou huit bières, et autour de moi l'état-major de tous les régiments, je demandai la permission d'adresser quelques paroles. Debout sur une tombe, je parlai pendant une heure. Jamais je n'avais contemplé de spectacle plus émouvant; je voyais de grosses larmes couler de tous les yeux, et je n'entendais autour de moi que des sanglots. »

Le 20 juillet, un nouvel aumônier arriva à Gallipoli. Le P. Gloriot trouva encore assez de forces pour l'initier à ses fonctions, puis il entra lui-même à l'hôpital. Cette fois il put recouvrer la santé. Il vint à Paris, où il ramena le corps du

maréchal Saint-Arnaud, et il ne cessa point de travailler à l'amélioration du service spirituel de nos hôpitaux. L'empereur, instruit de tout ce qu'il avait fait, voulut le voir, afin de le remercier au nom de l'armée. Le P. Gloriot s'embarqua de nouveau pour l'Orient, et reprit ses travaux dans les hôpitaux et les ambulances. Il venait d'être nommé aumônier en chef d'un des corps d'armée qui assiégeaient Sébastopol, lorsque la mort le ravit à de nouvelles fatigues et à de nouveaux combats : il succomba à une congestion cérébrale. Les restes de cet homme de bien ont été déposés dans les caveaux de l'archevêché de Constantinople.

L'ABBÉ DE GESLIN.

M. Maurice de Geslin était né à Metz d'une famille riche et honorable, et, sur sa demande, il avait été nommé aumônier de l'armée d'Orient. Homme d'un grand talent, mais surtout d'un excellent caractère, il gagnait les cœurs de tous ceux qui avaient l'occasion de le connaître, et il montra aux malades et aux blessés ce dévouement, ce zèle admirable qui ont rendu si chers à

l'armée tous les apôtres d'une religion de paix et d'amour. A peine âgé de vingt-huit ans, il succomba à la fièvre typhoïde, contractée sous les murs de Sébastopol. Il eut le bonheur de mourir entre les bras de son frère, le comte de Geslin, capitaine des chasseurs, et d'être assisté aux derniers moments par un de ses confrères, l'abbé Weber, qui partageait ses travaux apostoliques.

L'ABBÉ HAUVERT

25 février 1856.

« J'ai beau retarder, écrivait un de ses amis, il me faut arriver à un sujet bien douloureux pour nos cœurs. Elevons-les vers Dieu, mon cher ami ; nous nous sommes confiés en lui, et nous devons remettre entre ses mains paternelles ceux qui nous sont chers. C'est un lien qui nous attachait à lui et qui s'en est allé vers lui ; oui, je crois que nous pouvons le dire, il n'a fait que se rapprocher de Dieu, et désormais c'est Dieu qu'il inclinera vers nous par ses ardentes sollicitations. Vous me comprenez : ce bon M. Hauvert a rendu sa douce âme à Dieu.

» Pourquoi ne pas vous dire le peu que je sais à cet égard ? n'est-ce pas le Seigneur qui blesse et guérit ? Eh bien, Celui pour lequel il a donné sa vie n'a pas voulu, non que son sacrifice fût sans amertume, car il a bu, je crois, le calice jusqu'à la lie de l'abandon, mais que la dépouille de ce bon serviteur fût sans honneur et sans lieu. J'étais allé voir l'abbé Martin : « Il m'est arrivé une chose bien pénible, me dit-il. Vers midi, le 23 février, un docteur de marine s'arrête à la porte de la chapelle, et nous causons un instant des travaux que je fais exécuter. A cinq heures il revient : « M. l'abbé, je ne parle pas officiellement, mais » je crois devoir vous déclarer qu'un prêtre qui est » à bord de l'*Assyrien* va mourir. » Je prends ma barque, ajouta l'abbé Martin, et je me rends à bord en toute hâte ; malheureusement il était mort. »

» Je l'interrompis : « Quel jour ? — Samedi. — Mais c'est l'abbé Hauvert. — C'était lui-même, » me répondit-il.

» Ainsi, ce pauvre homme qui a tant aidé à mourir, n'a probablement pu être consolé à son heure dernière. Dieu a voulu que son sacrifice fût

complet. Dans sa miséricorde, il l'a trouvé digne de ce tranquille espoir que son dévouement savait si bien, en face de la mort, inspirer à l'âme, quel que fût son passé.

» Quoi qu'il en soit, et sans doute pour notre consolation, Dieu permit ce que je viens de vous dire et ce que je vais ajouter. Ce brave abbé Martin alla trouver le commandant du bâtiment : « Vous ne songez pas sans doute à garder ce corps pour le jeter à la mer lorsque vous serez parti? — Mais je n'ai pas d'ordres. — Dans ce cas, je prends tout sur moi, et je vous prie de faire débarquer sur-le-champ. »

» Le lendemain, après les prières de l'Eglise, les restes de notre pauvre abbé furent conduits en terre avec le concours de six prêtres, un prêtre syrien et les aumôniers de terre et de mer. Ainsi, dès ce moment, et c'est une faveur expresse de la Providence, ce corps était glorifié dès ici-bas comme prémices du jour où il ressuscitera glorieux pour l'éternité. Cette espérance ne sera point vaine, cher ami, elle est au contraire fondée. Un homme n'aura pas quitté les siens pour se consacrer à Dieu ; il n'aura point quitté son repos pour venir loin

de son pays combattre le bon combat ; il n'aura pas laissé sa dépouille dans la lutte pour que Jésus ne le revête pas du vêtement d'immortalité. Je désire et j'espère davantage : j'espère que l'œuvre commencée par le bon abbé Hauvert, que cette récolte d'âmes qu'il était en train de faire ne séchera pas sur pied. Il achèvera là-haut ce qu'il commençait ici-bas, et il sera paré un jour de cette couronne qu'il laisse peut-être actuellement inachevée. Aidons-le donc dans cette tâche. Que notre prière lui permette, si ce n'est déjà fait, de satisfaire entièrement à Dieu, afin qu'il puisse continuer plus efficacement ces nobles efforts qui ont usé sa vie. »

A la suite de cette lettre, *la Gazette de Lyon* met les lignes suivantes, qu'un militaire, appartenant à l'un des corps de la garnison de Lyon, l'a priée d'insérer en son nom et au nom de ses camarades :

« Nous n'oublierons jamais la perte douloureuse que nous venons d'éprouver.

» Ceux qui l'ont particulièrement connu, notre aumônier, n'oublieront pas non plus son dévouement pour les militaires, et les sentiments d'esquise

convenance qui lui conciliaient l'estime de tous.

» L'espérance de pouvoir faire plus de bien sur une terre inhospitalière l'a entraîné loin de son pays, et il a succombé en laissant à ses parents et à ses nombreux amis de France le regret de n'avoir pu lui serrer la main à ses derniers moments. Nous qui fûmes aussi de ses amis, disons-lui un dernier adieu.

» A l'ambulance comme sur le champ d'honneur, sa place était toujours dans les premiers rangs. Son maintien calme et ses paroles affectueuses relevaient le courage des militaires, qu'il avait l'art de consoler.

» Les forces de l'abbé Hauvert étant depuis longtemps épuisées, on le conjurait de prendre enfin un repos nécessaire; mais la confiance que les militaires avaient en lui ne permit pas à l'abbé Hauvert de se reposer. On venait le réclamer de toutes parts. On sollicitait partout son assistance. Comment aurait-il pu résister à de pareils témoignages de sympathie? son âme sensible en était touchée, son zèle voulait y répondre.

» C'est ainsi que l'abbé Hauvert, quoique accablé sous le poids des souffrances, poursuivait

encore sa mission de bienfaisance et de charité. Il n'a cessé de la poursuivre que lorsqu'il a quitté la vie.

» Digne et excellent ministre du Seigneur, par vos œuvres utiles et charitables, vous avez conquis l'immortelle récompense, et vous laissez dans nos cœurs affligés le souvenir ineffable de vos mérites si justement appréciés de nous tous. Votre bienveillant caractère vous avait attaché le cœur de nombreux amis dont la reconnaissance sera éternelle.

» Adieu, digne ministre du Seigneur. »

L'ABBÉ FERRARI

Un autre aumônier, M. l'abbé Ferrari, inspira des regrets aussi sentis et aussi mérités. M. Levi, inspecteur de la santé de l'armée, prononça sur la tombe de ce prêtre héroïque un discours qui fait connaître toute l'étendue de son dévouement, et que nous insérons ici.

« L'armée de l'Orient compte un martyr : l'aumônier de l'hôpital militaire de Varna, l'aumônier des cholériques, le consolateur des plus cruelles agonies, vient de succomber lui-même à la maladie

qu'il a si longtemps bravée en Bulgarie, en Crimée et sur les navires qui portent nos malades de la plage de Kamiesh aux hôpitaux de Constantinople.

» Pendant la durée de l'horrible épidémie de Varna, M. Ferrari a été un modèle de courage simple et modeste, de bienveillance et d'abnégation. Du matin au soir il assistait les malheureux qui mouraient en grand nombre : ses consolations, ses prières n'ont manqué à aucun d'eux. D'une constitution délicate et frêle, il puisait dans son zèle les forces que lui refusait son organisation. Notre étonnement de chaque jour, notre anxiété, était de le voir résister à tant de fatigues, à tant de périls. Parfois sa figure trahissait malgré lui la souffrance et l'épuisement ; jamais il n'a voulu s'arrêter, se reposer, malgré les instances des médecins qui, tous devenus ses amis, l'entouraient d'égards et de vénération.

» Quand il n'avait plus la force de se tenir près des malades, il s'appuyait sur leur lit ; et penché vers leur bouche, il aspirait le souffle de leur confession et de leurs derniers vœux, il souriait à leurs derniers regards, et, assisté des Sœurs de Saint-

Vincent de Paul, il leur rendait, en ce moment suprême, une image de la patrie absente.

» Durant ces longs jours de consternation et de deuil, il n'a éprouvé qu'une seule inquiétude. Touchés de l'état de sa santé, émus de la continuation d'un dévouement au-dessus de la puissance humaine, ses chefs avaient songé à le déplacer, à le tirer de l'atmosphère brûlante et infecte de Varna, pour l'envoyer, dans les camps situés sur les plateaux qui dominent la ville, respirer un air plus pur et goûter un peu de tranquillité. Cette sollicitude lui fut un tourment; il craignait de laisser incomplète l'œuvre de la douce charité. Cet hôpital de Varna, qui était devenu un mortel foyer d'infection, était le milieu où son âme respirait à l'aise. Le danger, il ne le sentait point; l'affaiblissement physique, il n'en tenait pas compte. Mêlé sympathiquement aux officiers de santé, aimé des malades, respecté des infirmiers, heureux de s'exposer pour l'accomplissement de son ministère de paix et d'amour, que lui importaient les émanations plus ou moins délétères ?

» Trois médecins, une Sœur de Charité, dix-neuf infirmiers avaient été enlevés par le fléau, et

il ne voyait en ces pertes qu'un motif de redoubler d'efforts et de persévérance. Il me pria en particulier d'intervenir pour assurer son maintien à l'hôpital de Varna, et cette récompense, ainsi s'exprimait M. l'abbé Ferrari, lui fut accordée.

» Il prodiguait ses soins à quelques cholériques quand il sentit lui-même les premiers symptômes de la maladie. Arrivé dans le port de Constantinople, il demanda à être transporté dans la maison de ses amis, messieurs les lazaristes, et c'est là que je fus appelé, le même jour, entre neuf et dix heures du soir, à lui donner quelques conseils, hélas ! impuissants et tardifs. Après une lueur d'amélioration, le pieux et modeste aumônier de Varna s'est affaibli, et le 7 décembre au soir, il a rendu à Dieu sa belle âme, dont il est permis de dire avec l'Ecriture, qu'elle appartenait à cette élite dont le monde n'est pas digne.

» Dieu a jugé sans doute qu'il avait assez fait pour obtenir la récompense qu'il attendait ; il a trouvé que sa journée était pleine ; il a marqué au voyageur le terme de ses courses ; il l'a surpris dans l'accomplissement de sa sainte et courageuse mission parmi les derniers cholériques de l'armée.

Il nous aura été donné de l'admirer au début et pendant les plus grandes rigueurs de l'expédition, et de l'admirer encore, doux et résigné, dans les dernières victimes. L'armée perd un noble serviteur, les médecins militaires un ami, les malades un père ; que sa mémoire demeure parmi nous comme une émanation féconde de ses vertus, comme un salutaire exemple d'abnégation et de sacrifice ! »

LE P. DE DAMAS

Un autre prêtre, qui a échappé deux fois à une redoutable maladie, contractée au chevet de nos soldats, le P. de Damas, a raconté en ces termes la journée d'un aumônier au camp de Sébastopol. Ce récit, aussi modeste que sincère, fera mieux comprendre encore l'étendue du dévouement de ces dignes serviteurs de Jésus-Christ.

« Les aumôniers de division visitent chaque jour et plusieurs fois par jour les malades de leur division, et chaque fois qu'un nombre considérable de pauvres infirmes est embarqué pour Constantinople, l'un de nous monte sur le navire pour les assister pendant la traversée.

» Bien plus, une ambulance a été formée sur la plage de Kamiesh, et tous les malades de l'armée dirigés sur Constantinople y sont envoyés pour attendre le jour de l'embarquement. Eh bien, un prêtre encore a été attaché à cette ambulance. J'ai eu l'honneur d'être choisi pour cette fonction. Aucun malade, par conséquent, qui ne passe entre mes mains et ne puisse recevoir, par l'entremise de mon ministère, les consolations de la religion et les secours de l'Eglise.

» Voulez-vous savoir maintenant quelles sont les occupations journalières des aumôniers? Elles sont fort simples. Une partie de nos journées se passe à visiter nos malades dans nos ambulances. Nous allons d'une tente à l'autre, consolant ceux qui souffrent, réconciliant les mourants avec Dieu et leur donnant le sacrement de l'Extrême-Onction. Pour cela il faut beaucoup de temps. En France, ce serait un travail facile; on a bientôt parcouru les salles d'un hospice, secouru les malades et adressé la parole aux convalescents. Mais ici, nous devons nous glisser sous une foule de tentes dressées les unes auprès des autres; ramper, c'est le mot, entre les infirmes couchés à terre côte-à-

côte, soulever les couvertures qui voilent leur visage, et nous rendre compte de l'état sanitaire de chacun. Ce n'est pas, je vous assure, une petite affaire ; et si la pluie, le vent ou la neige viennent ajouter à la difficulté du pèlerinage, vous comprendrez que la fatigue est assez grande après deux visites journalières dans les ambulances.

» Mais les malades sont-ils seuls à profiter des services du prêtre dans l'armée de Crimée ? Non assurément. Notre tente est ouverte à tout le monde, et beaucoup profitent de la présence du ministre de Dieu, pour purifier leur conscience ou pour chercher des consolations désintéressées. Et pourrait-il en être autrement ? En France, la plupart de nos soldats et de nos officiers ont été élevés par des mères chrétiennes. Ceci soit dit à l'honneur de notre pays où les mères, à très-peu d'exceptions près, comprennent si bien la grandeur et la sainteté de leur mission. Or, dans les circonstances actuelles, au milieu de dangers sans cesse renaissants, la foi parle haut, les jeunes souvenirs se réveillent, on sent qu'il faut assurer le bonheur de l'autre vie, et on vient au prêtre pour demander l'absolution des fautes passées avec une bénédiction pour l'avenir.

» Et puis, le sacrement de Pénitence n'est pas le seul motif qui conduise le soldat ou l'officier à la tente du prêtre. Si loin de son pays, sur la terre ennemie, on se trouve souvent bien seul au milieu d'un camp. Ce père qui a quitté sa femme et ses enfants, peut-être pour toujours, a bien des sollicitudes qui lui rongent le cœur. Ce jeune homme avait de belles espérances; il prévoyait dans un avenir prochain la possibilité de s'unir à l'objet de ses chastes affections, et il a reçu l'ordre d'aller à neuf cents lieues et d'y rester jusqu'à la fin d'une campagne dont le terme est incertain. Ce fils unique a dû dire adieu à un vieux père et à une vieille mère dont il est adoré. Oh! il y a bien des douleurs et des regrets dans toutes ces poitrines militaires si admirablement généreuses! Mais la douleur est expansive; elle a besoin de se communiquer. Eh bien, le prêtre est là pour accepter les confidences intimes, et rendre les consolations chrétiennes et le baume de la religion en retour des larmes amères de l'humanité.

« Il y a bien des années que je n'ai parlé de prêtres que pour en rire, me disait un officier nouvellement arrivé de France, et cependant, lorsque

cette lettre est venue me remuer le cœur et me livrer à de cruelles angoisses, c'est à vous que j'ai pensé. Seul dans ma tente, je pleurais des larmes de désespoir pendant cette nuit, et ma seule consolation était celle-ci : demain, je pourrai me soulager en racontant ma peine ; j'irai trouver ce prêtre que je ne connais pas, mais que j'ai aperçu devant sa tente sur le rivage. Je lui parlerai et je serai consolé. »

» Heureux officier ! il a trouvé Dieu au moment où il y songeait le moins. Il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé. La balle ennemie peut venir maintenant le frapper ; il est prêt. La mort lui est un gain ; elle le réunira à ce qu'il aimait uniquement sur la terre.

» L'histoire de cet officier est celle de bien d'autres, je vous l'assure ; et journellement nous bénissons Dieu de nous avoir appelés à consoler un grand nombre de chagrins secrets que le cœur seul du prêtre peut comprendre.

« Est-ce donc qu'il n'y a de cœur que parmi les prêtres ? reprend en souriant l'incrédulité haineuse qui lira peut-être ces détails. L'officier français n'a-t-il point d'ami auquel il puisse s'ouvrir ? »

Assurément, je suis loin de refuser les qualités du cœur à notre armée; au contraire, elle est bien belle et bien noble à cet endroit : mais quiconque a vu une armée en campagne et surtout dans des circonstances aussi difficiles; quiconque a vu cette multitude d'hommes tiraillés dans tous les sens par les exigences du service; celui auquel il a été donné d'observer en philosophe ce croisement de vues contraires, ces froissements occasionnés par le contact des passions, ces rivalités d'intérêts divers; celui qui a entendu tout ce bruit, qui a vu tout ce mouvement, qui a compté tous ces pas en sens inverse, celui-là est obligé de répéter cette parole que m'adressait un jour un officier général fort distingué : « Dans l'armée, nous avons beaucoup de camarades, mais peu d'amis. » Il faut à l'homme souffrant et malheureux, sous peine de se consumer de chagrin dans la solitude de son cœur abreuvé d'amertume, il faut la possibilité de trouver un cœur auquel il aime à s'ouvrir, un cœur tranquille et calme, exempt des petites sollicitudes de la jalousie et de l'ambition, qui puisse le comprendre, lui donner son temps et ses larmes, se donner lui-même et apporter avec soi les conso-

lations de Dieu ; il lui faut un cœur de prêtre. Voilà la pensée qui a présidé à la création de l'aumônerie d'Orient.

» Mais en dehors de nos devoirs essentiels et de nos obligations absolues, nous pouvons encore trouver mille moyens de nous rendre utiles à ceux qui souffrent et de joindre les services temporels aux consolations spirituelles. Si vous en voulez un exemple, je vous le présenterai dans l'histoire d'un jeune homme dont le souvenir est encore tout vivant dans mon âme.

» C'était un fils unique. Son père, ancien officier supérieur, était mort en laissant à sa veuve ce gage unique de sa tendresse. Il avait grandi sous les yeux de sa mère ; il s'était instruit et avait été admis à Saint-Cyr. Depuis un an, il était sorti de l'école, jeune et brillant officier, plein de santé et d'avenir. Le mois de décembre l'avait vu débarquer sur la terre de Crimée, pour y prendre part aux glorieux travaux de la campagne. Un jour, on nous l'apporta à l'ambulance. La fièvre le consumait. Le médecin en chef était dans l'anxiété sur l'issue de cette maladie et sur la possibilité de lui donner des soins. Envoyer ce jeune homme à Cons-

tantinople, c'était l'exposer à mourir dans la traversée; mais le garder sous la tente ne valait guère mieux.

» Alors il prit un moyen terme. Je venais de faire construire sur le bord de la mer une petite chapelle en bois. Le médecin me demanda l'hospitalité pour son malade dans la maison de Dieu, et nous construisîmes aussitôt dans ma chapelle, au pied de l'autel où je dis la messe chaque jour, une petite alcôve en natte de jonc et en couvertures de laines. Nous y déposâmes l'officier sur un petit lit de campement que j'avais fait venir de Constantinople pour mon usage, et je me mis à son service. Etant supérieur de collège, j'avais soigné bien des jeunes gens atteints de la même maladie, et je savais que des soins assidus pour faire observer à la lettre les prescriptions de la science étaient comme une sorte de garantie de guérison. Je promis donc au malade de le veiller moi-même et de le servir le jour et la nuit.

» Le premier jour il parut gêné de cette position. C'était un effet de sa délicatesse de cœur. Mais, le lendemain, pendant que j'étais à genoux au chevet de son lit, priant et attendant qu'il me

demandât quelque chose, il se souleva sur son oreiller, et passant son bras autour de mon cou, il me dit : « Oh ! voulez-vous me servir de père ? c'est la première fois que je suis malade. Et seul, si loin de ma famille, je sens que j'ai besoin de quelqu'un en qui j'aie confiance et par qui je me laisse conduire comme par mes parents. » J'embrassai ce pauvre enfant, et je lui promis de nouveau de ne pas le quitter.

» A dater de ce moment, il ne voulut plus même accepter les soins du soldat qui est attaché à mon service, et si je m'absentais quelque temps, sa tête, fatiguée par une sorte de délire, s'exaltait au point que, plus d'une fois, il fallut aller me chercher pour le calmer.

» Huit jours se passèrent ainsi entre la crainte et l'espérance. Mais un soir le choléra vint compliquer l'état si grave du pauvre patient. Je ne lui avais pas encore parlé de la préparation à la mort, et, comme son mal demandait un grand calme et un grand silence, je n'avais pas même entamé avec lui la question religieuse. Seulement j'avais vu à son cou le scapulaire de la sainte Vierge. Dans ce moment, il n'y avait plus à hésiter. J'embrasse cet

enfant et je lui demande s'il veut obtenir de Dieu le pardon de ses fautes. « Oh ! oui, répondit-il, je le voudrais bien ; mais la pénitence est un si grand sacrement ! Je n'y suis certainement pas préparé. » Alors je le disposai moi-même à cette grande action. Je lui fis réciter les prières qu'il aimait de préférence, et en particulier le *Memorare*. « Etes-vous fâché d'avoir offensé Dieu ? lui dis-je. — Je vous assure, reprit-il, que je ne l'ai jamais fait que par faiblesse et par entraînement, et que je me le suis toujours vivement reproché. » Je lui donnai l'absolution de ses fautes, remettant l'extrême-onction au lendemain. Pendant la nuit, nous priâmes encore ensemble, et nous nous entretînmes de la vie et de la mort au point de vue chrétien.

» Oh ! qu'il y a de nobles sentiments dans les âmes de nos jeunes officiers ! Emportés par une certaine fougue de jeunesse, ils se montrent parfois méprisants et fiers, ils affichent certains airs d'impiété, mais le fond de leur cœur est plein de noblesse. Laissez passer l'effervescence du premier moment, et vous trouverez un trésor caché dans ces jeunes âmes. Pendant deux jours, il me fut donné de lire de bien belles choses dans

le cœur de l'enfant que j'avais presque adopté.

» Les médecins firent des prodiges pour l'arracher à la mort. Je les ai vus se réunir autour du lit du jeune officier pour remplir près de lui les fonctions de simples infirmiers. Ils se montrèrent plus que dévoués à leur devoir. Je les vis presque se passionner pour disputer à la mort la vie de cet enfant. Enfin la mort devait l'emporter sur l'art! Or, pendant ces deux jours suprêmes, mon courageux jeune officier les regarda en face sans frémir. Je n'ai pas surpris en lui un moment d'hésitation, et, comme je lui posais une fois la question catégoriquement : « Voulez-vous vivre ou mourir selon la volonté de Dieu ? êtes-vous disposé à tout? — Absolument, me répondit-il avec énergie, absolument! » Lorsqu'il ne put plus parler, il avait encore sa connaissance entière. Alors je lui récitais tout haut des prières. Il joignait les mains et tâchait de tourner la tête de mon côté. Enfin, lorsque ses yeux furent vitreux et insensibles à la lumière, je pris les mains du mourant, je penchai ma tête sur son oreiller, et je lui dis tout bas à l'oreille : « Je vais vous donner une dernière absolution. Etes-vous bien résigné à mourir ? » Il pressa mes mains

dans les siennes, il mit sa joue sur la mienne, ses lèvres s'efforcèrent de prononcer une parole qu'elles ne purent articuler. Je lui donnai l'absolution, et il mourut.... »

Que pourrait-on ajouter à ce touchant récit, où l'auteur, parlant dans la confiance et la sincérité de son âme, a peint d'une manière si vive l'action consolante de la religion au sein des camps ? Ah ! la France tout entière, dédaignant les traditions d'un passé impie, est redevenue juste pour ces nobles prêtres morts au champ d'honneur, pour ces courageuses Filles de Saint-Vincent (1) décimées par les fléaux et les fatigues, pères et mères de nos soldats

(1) Une des compagnes de miss Nightingale a publié à Londres un volume très intéressant, écrit avec une admirable simplicité, et intitulé *Récit de douze mois passés dans les hôpitaux de Koulali et de Scutari, par une dame volontaire*. C'est un hommage rendu, par une personne naïve dans l'exercice des fonctions de la charité, à l'influence des idées catholiques. Après avoir décrit les désordres de toute espèce qui régnaient dans les hôpitaux anglais, elle est amenée à parler des hôpitaux dirigés par les Sœurs de Charité, qu'elle a eu le bonheur de visiter ; elle redit avec chaleur, et comme témoin irrécusable, ce que tout catholique sait depuis longtemps : le dévouement admirable des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, leurs soins intelligents, le respect qu'elles inspirent à tous ceux

tombés martyrs du devoir et de l'obéissance militaire. Puissent ces sacrifices être féconds ! puissent

qui ont le bonheur de les connaître de près. L'auteur du récit les a visitées dans leur établissement d'*enfants trouvés* à Galata.

« Elle y vit, dit-elle, une Sœur qui tenait dans ses bras un » petit Italien aux yeux noirs ; un petit Allemand aux cheveux » blonds était sur ses genoux, tandis qu'un enfant russe s'ac- » crochait à sa robe. Toutes ces Sœurs étaient à l'œuvre pour » le soulagement des enfants les plus malheureux et les plus » délaissés du monde.

» Depuis deux cents ans, partout où vous trouverez une armée » française, vous rencontrerez les Sœurs de la Charité ; et au mi- » lieu des scènes d'horreur et malgré la licence des armées, les » Sœurs sont partout respectées et vénérées. Elles ont un bouclier » que personne n'aurait l'audace de toucher. Sur le champ de » bataille, comme dans les ambulances, comme dans les hôpi- taux, elles peuvent se croire dans leurs couvents. La première » habitation venue leur sert de retraite ; la crainte de Dieu fait » leur sûreté, et une sainte modestie est un voile universelle- » ment respecté. Nous visitâmes la maison-mère de Galata ; c'est » une merveille. Le parloir est un rendez-vous de toutes les » nations. Tout homme en trouble ou en détresse vient chercher » ici un adoucissement à ses maux. Il y a une centaine de Sœurs » qui soignent des enfants de toute nation et desservent jusqu'à » six hôpitaux militaires.

» Cet ordre religieux, fondé par saint Vincent de Paul, est » vraiment admirable... il est répandu dans tous les pays. Le » nombre des Sœurs s'élève à onze mille. Leur charité fit dire » à Voltaire que, si quelque chose pouvait l'amener à croire à

ces existences héroïques et pures, immolées aux champs de la Crimée, faire renaître en France l'es-

» la divinité du christianisme, ce serait l'œuvre des Sœurs de
» la Charité. Elles furent respectées même sous la Terreur. Pen-
» dant la guerre d'Espagne, elles étaient garanties contre toute
» insulte par les deux partis. Français et Espagnols, tour à tour,
» plaçaient des gardes à la porte du couvent des Sœurs de la
» Charité.... Voici l'histoire de leur établissement à Constanti-
» nople. Il y a quinze ans, une demoiselle allemande témoigna
» le désir d'être admise au couvent de Paris; mais elle avait
» dépassé l'âge requis. Cependant la supérieure, entrant dans
» ses vues, promit de la recevoir à une condition qui paraissait
» alors bien difficile à remplir. Elle devait, avec une seule
» compagne, commencer une école et fonder un établissement
» à Constantinople. La novice consentit et réussit. » C'est aujourd'hui sœur Bernardine, dont l'éloge est partout et surtout dans le livre de la dame anglaise.

La publication de ce livre (1856) a fait en Angleterre une grande sensation; plusieurs éditions ont été épuisées en peu de temps, et l'on peut espérer que, comme miss Lawfield, l'auteur fera bientôt partie de cette belle phalange de vierges chrétiennes, dont elle a su apprécier les vertus et dont elle a si noblement préconisé l'héroïsme.

La lecture de cet ouvrage, jointe au récit des soldats anglais qui conservent un précieux souvenir des services reçus et des actions sublimes dont ils ont été les témoins, produira aussi de profondes impressions sur les populations protestantes, et, en déracinant d'antiques préjugés, disposera les esprits et les cœurs à un mouvement plus prononcé de retour vers l'antique bercail.

prit de désintéressement et de foi, et montant au ciel comme un holocauste d'agréable odeur, obtenir pour la patrie ces grâces puissantes qui, au moment du danger, retrempent et sauvent les empires !

Sainte Patronne de la France, Marie immaculée, priez pour elle ! Saint Vincent de Paul, l'honneur de la France, priez pour votre pays !

— En 1858, une partie de l'ouvrage de miss Taylor a été traduite en français par M. Chon, professeur d'histoire, et publiée à Lille en un volume in-12. Nos lecteurs apprendront avec satisfaction que l'auteur a embrassé la foi catholique, et que six autres de ses compagnes ont suivi son exemple dans ces derniers temps.



FIN

TABLE

— Lille. Typ. J. Lefort. 1878 —

